Inhaltsverzeichnis

AUX NATIONS	1
LIVRE PREMIER	1
LIVRE II.	25

Titel Werk: Ad nationes Autor: Tertullian Identifier: x Time: 3. Jhd.

Titel Version: Aux nations Sprache: französisch Bibliographie: Traduit par E.-A. de Genoude, 1852. Proposé par Ugo Bratelli, 2003.

AUX NATIONS

LIVRE PREMIER

[Traduit par E.-A. de Genoude]

I.

Voici un témoignage de votre ignorance, qui, au lieu de servir d'excuse à votre iniquité, ne fait que la démontrer plus clairement: c'est que tous ceux qui autrefois avaient la même haine et la même ignorance que vous, ont cessé de nous haïr, en cessant d'ignorer, aussitôt qu'il leur est arrivé de nous connaître. Que dis-je? ils sont devenus eux-mêmes ce qu'ils haïssaient, et ils ont commencé de haïr ce qu'ils avaient été. Tant il est vrai que vous gémissiez à l'aspect du nombre toujours croissant des Chrétiens. La ville en est assiégée, répétez-vous à grands cris: dans les champs, dans les châteaux, dans les îles, partout des Chrétiens. Vous voyez avec douleur tous les sexes, tous les âges, toutes les conditions venir à nous pour vous laisser dans la solitude. Et cependant cette désertion elle-même ne vous suggère pas la pensée qu'il y a là-dessous quelque merveille cachée. Il ne s'élève en votre âme aucun doute; vous ne voulez point en faire l'expérience de plus près: la curiosité, naturelle à l'homme, s'arrête là seulement. Vous aimez mieux ignorer parce que vous haïssez déjà, comme si vous saviez bien qu'avec l'examen vous cesseriez de haïr. Il y a plus: si vous n'étiez pas aveuglés par la haine, vous reconnaîtrez qu'il est raisonnable de renoncer à votre injustice passée. Si après que notre cause aura été informée, vous la reconnaissez mauvaise, vous garderez votre haine; au moins vous nous haïrez avec connaissance de cause. Avez-vous honte de devenir meilleurs, ou dédaignez-vous de vous excuser?

Je sais bien quel argument vous avez coutume d'opposer à notre nombre qui grossit tous les jours. « L'engouement de la multitude, dites-vous, n'est pas une présomption que l'objet vers lequel elle court est un bien. On connaît la propension des esprits pour les nouveautés dangereuses. Que de transfuges de la vertu vont se jeter dans les sentiers du vice! quelques-

uns le font de bonne foi; d'autres cèdent à la nécessité des temps. » Fort bien! mais votre comparaison manque de justesse; car l'idée du mal est si universelle dans toutes les intelligences, que nul des coupables qui abandonnent vos lois pour se jeter dans le crime n'ose défendre le mal comme étant un bien. La turpitude engendre la crainte; l'impiété produit la honte. En un mot, les méchants cherchent à se cacher, ils évitent les regards, ils tremblent quand on les saisit, ils nient quand on les accuse; la torture même peut à peine leur arracher l'aveu de leur forfait; toujours est-il que la condamnation qui les frappe les accable; ils se reprochent au fond d'eux-mêmes ce qu'ils étaient; ils attribuent à l'égarément ou à la fatalité ce malheureux changement; tant il est vrai qu'ils répudient la responsabilité de cet acte, parce qu'ils ne peuvent nier le mal. Les Chrétiens, dites-moi, en agissent-ils ainsi? Chez eux, point de honte, point de repentir, si ce n'est de ce qu'ils étaient autrefois! Vous décriez le Chrétien, il se glorifie; vous l'entraînez, il ne résiste pas; vous l'accusez, il ne se défend pas; vous l'interrogez, il avoue hautement; vous le condamnez, il triomphe. Qu'est-ce donc que ce mal dans lequel ne se retrouve plus la nature du mal?

II.

Il vous est même impossible de le condamner sans détruire toutes vos formes judiciaires. En effet, qu'un coupable ordinaire soit amené devant vous: s'il nie son crime, vous l'appliquez à la torture pour qu'il le confesse. S'agit-il au contraire d'un Chrétien? il avoue spontanément ce dont on l'accuse, et vous le torturez pour le contraindre à nier. Quelle étrange contradiction de votre part, que de combattre un aveu et de changer la destination des tortures, ici relâchant gratuitement le coupable qui avoue, là contraignant l'accusé de nier malgré lui! Juges pour arracher constamment la vérité, c'est à nous seuls que vous demandez le mensonge, afin que nous nous déclarions ce que nous ne sommes pas.

Vous ne voulez pas nous trouver coupables, direz-vous peut-être, et voilà pourquoi vous faites tous vos efforts pour nous dépouiller de ce nom. C'est donc aussi pour que les autres désavouent leurs crimes que vous les étendez sur le chevalet et que vous les torturez! Il y a mieux: vous refusez de les croire quand ils nient; nous, au contraire, vous nous croyez sur-le-champ lorsque nous venons à nier. Si vous avez la certitude que nous sommes coupables, pourquoi nous traitez-vous ici autrement que les criminels? Je ne vous reprocherai point de ne laisser aucune liberté à l'accusation ni à la défense: vous n'avez pas coutume de condamner au hasard et sans avoir entendu la cause. Mais qu'il s'agisse d'un homicide, par exemple, la cause n'est pas terminée, ni l'information satisfaite par là même qu'il a confessé son homicide. Quoique vous ajoutiez difficilement foi à ses aveux, vous voulez connaître les circonstances de son meurtre; vous cherchez combien de fois il a tué, avec quelles armes, dans quels lieux, avec quels complices, quels vols ont accompagné le crime, quels sont les receleurs; afin que rien n'échappe, et que la sentence repose sur la connaissance de la vérité tout entière. Quant à nous, qui sommes accusés de crimes plus nombreux et plus

horribles encore, l'information n'est pas longue. Vraiment, on dirait que vous craignez de charger ceux que vous vous efforcez de perdre, ou que vous n'osez instruire une cause que vous connaissez. Mais votre perversité n'en éclate que mieux, si vous nous forcez de nier des crimes dont vous ne doutez pas.

Laissons de côté les formes judiciaires. Il conviendrait bien plus à votre haine, non pas de nous contraindre à nier, de peur de soustraire à la justice ceux que vous haïssez, mais de nous forcer à confesser chacun de nos crimes, afin que votre ressentiment puisse se rassasier de nos tortures, quand on saura évidemment combien de festins impies a célébrés chacun de nous, combien de fois il a commis l'inceste sous le voile des ténèbres. Que dirai-je encore? Puisqu'il s'agit d'anéantir notre race, il faudrait étendre l'information à nos associés et à nos complices. Il faudrait traîner devant les tribunaux les égorgeurs d'enfants, les cuisiniers, et les chiens eux-mêmes qui donnent le signal de ces noces. L'affaire serait éclaircie; il y a plus: les spectacles en deviendraient plus piquants. Avec quel empressement on accourrait au Cirque pour assister aux combats d'un Chrétien qui aurait dévoré une centaine d'enfants! Puisque l'on nous accuse de monstruosité si révoltante, il serait bon de les mettre en lumière, de peur qu'elles ne parussent incroyables et que la haine publique ne se refroidît à notre égard; car la plupart ne croient qu'à demi ces horreurs, répugnant à se persuader que la nature, à laquelle est interdite la chair de l'homme, puisse chercher un aliment digne des bêtes féroces.

III.

Vous donc qui vous montrez si scrupuleux investigateurs quand il s'agit de délits bien moindres, mais qui oubliez votre zèle aussitôt que nous sommes accusés d'atrocités qui surpassent la plus révoltante barbarie, soit en refusant de recevoir l'aveu auquel doivent toujours viser les juges, soit en n'instruisant pas la cause, qui est le premier devoir avant de condamner, n'est-il pas manifeste par là que tout notre crime consiste dans le nom que nous portons? Cela est tellement vrai, que si la vérité de nos crimes était constatée, on nous condamnerait en les désignant, et la sentence s'exprimerait ainsi: Un tel a été convaincu d'homicide, d'inceste, ou de tout autre crime qu'on nous impute. Qu'il soit suspendu à la croix ou livré aux bêtes. Or vos sentences ne portent rien, sinon qu'il s'est déclaré Chrétien. Ce n'est pas le nom d'un crime qui nous condamne, c'est le crime d'un nom. Aussi voilà tout le motif de la haine qui se soulève contre nous. C'est notre nom qui est en cause. Je ne sais quelle force mystérieuse l'attaque par votre ignorance. Vous ne savez pas qui nous sommes, et vous ne voulez pas le savoir. De là vient que vous ne croyez pas à une innocence qui peut se prouver et afin de ne pas croire à une innocence qui se prouverait facilement, vous refusez l'enquête juridique, afin qu'un nom odieux demeure sous le poids d'une prévention perpétuelle. Cela est si vrai, qu'on nous contraint de nier, pour nous obliger de renoncer à un nom que l'on hait. Aussitôt que nous l'avons renié, nous sommes libres, et l'impunité

nous est acquise. Dès lors plus d'infanticides, plus d'incestueux: tous ces crimes ont disparu avec notre nom.

Mais puisque nous en sommes sur cette matière, vous qui cherchez avec tant de violence à détruire un nom, dites-nous donc quels peuvent être le crime, l'offense et la faute d'un nom? Nous vous opposons tous les jours cette prescription: Vous n'avez pas le droit de juger sur un crime imaginaire, qui n'est point mentionné dans vos codes, qui n'est point défini dans vos actes d'arrestation, qui n'est point exprimé dans vos sentences. Montrez-moi un juge qui préside aux débats, une cause que l'on instruit, un accusé qui répond ou qui avoue, et un avocat qui plaide, alors je dirai qu'il y a un coupable. Mais quand il s'agit de la valeur d'un nom, si l'on fait le procès à un mot, si l'on accuse un terme, je ne vois pas ce que l'on peut reprocher à un terme ou à un mot, sinon d'être barbare, de funeste présage, inconvenant pour qui le prononce, ou dur pour qui l'entend. Tout le crime des mots s'arrête là; ils ne peuvent être coupables que de barbarisme, de même que les phrases de solécisme ou de tour vicieux. Mais le nom de Chrétien équivaut dans son sens à onction: ainsi ce nom que vous nous appliquez souvent sans le comprendre (car vous ne connaissez même qu'imparfaitement notre nom) ne respire que bonté, que douceur. C'est donc un nom innocent que vous persécutez dans des hommes innocents, un nom qu'articule aisément la langue, qui ne choque point l'oreille, qui n'est point fatal à l'homme ni de mauvais présage pour la patrie; un nom enfin qui est grec comme bien d'autres, sonore dans ses éléments, et agréable dans sa signification. Vous le voyez: un nom ne peut être châtié ni par le glaive, ni par la croix, ni par la dent des bêtes féroces.

IV.

Mais une secte, répondez-vous, doit être punie dans le nom de son auteur. D'abord, il a été reçu de tout temps qu'une secte porte le nom de celui qui l'a fondée. Les philosophes ne s'appellent-ils pas Pythagoriciens et Platoniciens, du nom de leurs maîtres, de même que les médecins des Erasistrate, et les grammairiens des Aristarque? Une mauvaise secte remonte-t-elle à un mauvais fondateur? elle est punie par le mauvais nom dont elle hérite. C'est donc prendre les choses au rebours. Il fallait connaître d'abord l'auteur pour connaître ensuite la secte, plutôt que de chercher à connaître l'auteur d'après sa secte même. Mais vous, qui ne connaissez pas notre secte parce que vous ignorez son auteur, ou qui ne remontez pas à son auteur parce que vous ne connaissez pas davantage sa secte, que vous arrive-t-il nécessairement? Vous vous heurtez contre un nom seul, comme si dans ce nom vous aviez surpris tout à la fois et la secte et le maître que vous ne connaissez pas. Vos philosophes cependant ont la liberté de se séparer de vous par leur secte, par leur auteur, par leur nom. Personne qui soulève la haine contre eux, lorsqu'en public ou en secret ils versent toute l'amertume de leur langage contre vos coutumes, vos rites, vos cérémonies et votre manière de vivre; lorsque bravant vos lois et sans égard pour les personnes, comme

il est arrivé à quelques-uns, ils lancent impunément contre les empereurs eux-mêmes les traits du ridicule. Mais les philosophes se vantent inutilement de posséder la vérité, qui est odieuse au siècle, tandis que les Chrétiens seuls la possèdent. Voilà pourquoi ceux qui la possèdent n'en déplaisent que davantage, parce que celui qui l'affecte s'en fait un jeu, mais celui qui la possède la défend comme un droit.

Enfin, Socrate fut condamné, par cela seul qu'il s'était approché de trop près de la vérité, en niant l'existence de tous vos dieux. Quoique le nom chrétien n'eût point encore paru sur la terre, la vérité ne laissait pas d'être condamnée. Toutefois vous ne contesterez pas la sagesse de cet homme auquel votre Apollon pythien rendit lui-même témoignage. Socrate est le plus sage des hommes, a-t-il dit. Apollon fut alors vaincu par la vérité qui le contraignit de témoigner contre lui-même, en déclarant qu'il ne connaissait pas Dieu, mais aussi en accordant une haute sagesse à celui qui répudiait tous ces dieux. Or, en reniant les dieux, il aurait dû vous paraître moins sage, tandis qu'il n'était sage que par là même qu'il reniait les dieux. C'est ainsi que vous en usez d'ordinaire avec nous. « C'est un excellent homme que Lucius Titius; » il est seulement dommage qu'il soit Chrétien. — Je métonne, dit un autre, qu'un homme aussi raisonnable que Gains Séjus se soit fait Chrétien. » — Grâce aux ténèbres de leur démente, ils louent ce qu'ils voient, ils blâment ce qu'ils ignorent, et ce qu'ils voient, ils l'empoisonnent par l'injustice d'un blâme fondé sur l'ignorance. Il ne vient à la pensée de qui que ce soit d'examiner si tel ou tel n'est pas vertueux et sage, parce qu'il est Chrétien, ou s'il ne s'est pas fait Chrétien, parce qu'il est sage et vertueux. Il serait plus raisonnable au moins de juger ce qui est inconnu d'après ce qui est connu, que de préjuger ce qui est connu d'après ce qui est inconnu. Ils ont vu des hommes qui étaient méchants, vifs, sans aveu, avant d'embrasser le nom chrétien: ils s'étonnent de les trouver corrigés, mais ils aiment mieux s'étonner que les imiter. D'autres résistent avec tant d'opiniâtreté, qu'ils vont jusqu'à lutter contre les avantages qu'ils peuvent retirer de la participation à ce nom. Je connais plusieurs époux, tellement inquiets de la vertu de leurs femmes, qu'ils ne pouvaient entendre les rats trotter dans l'appartement sans frémir et se livrer à leurs soupçons. Ils n'eurent pas plutôt découvert la cause d'une régularité, nouvelle pour eux, et d'une assiduité sans exemple jusque-là, qu'ils leur offrirent toute espèce de liberté, et promirent de n'être plus jaloux à l'avenir, aimant mieux, avoir pour femme une prostituée qu'une chrétienne. A eux, il était permis de devenir plus mauvais; à leurs femmes, il n'était pas permis de devenir meilleures. Ailleurs, un père déshérita un fils dont les désordres ne lui donnaient plus aucun sujet de plainte. Un maître jeta dans les fers un esclave dont il ne pouvait se passer auparavant. Aussitôt que l'on découvre un Chrétien, on aimerait mieux un coupable. En effet, notre discipline se manifeste par elle-même, et nous ne sommes trahis que par nos vertus. Lorsque les méchants s'accusent par leur perversité, pourquoi donc faut-il que nous seuls, contrairement aux lois de la nature, nous soyons réputés les plus pervers des hommes par notre innocence? Par quel signe caractéristique nous distinguons-nous, en effet,

de tous les autres, si ce n'est par la sagesse primordiale qui nous défend d'adorer comme des dieux les ouvrages sortis des mains de l'homme; par cette modération en vertu de laquelle nous nous abstenons du bien d'autrui; par cette pudeur qui nous interdit même la souillure du regard, par cette miséricorde qui nous porte à la compassion pour les indigents; par cette vérité, elle-même, qui nous rend si odieux; par cette liberté pour laquelle nous savons mourir? Voulez-vous connaître les Chrétiens? Appelez devant vous ces témoins.

V.

— Mais l'on rencontre parmi vous des esclaves de l'avarice, de la luxure, de la méchanceté et de la violence.

— Nous ne le contesterons pas de quelques-uns; toutefois il suffit, pour absoudre notre nom, que nous ne soyons pas tous vicieux, et même que ce soit le plus petit nombre. Prenez le corps le plus beau ou le plus pur, il s'y trouvera toujours quelque tache ou quelque imperfection. Le ciel lui-même ne brille jamais d'une sérénité assez entière pour qu'on n'y voie pas flotter quelques vapeurs légères. Une petite tache sur le front ne sert qu'à mieux faire ressortir la blancheur et la netteté de tout le visage. L'exception dans ce qu'elle a de défectueux, sert de témoignage à la bonté de la règle. Avoir prouvé que quelques-uns des nôtres sont vicieux, ce n'est pas avoir prouvé que les Chrétiens le sont. Demandez plutôt quel mal on reproche à notre secte. Vous-mêmes, vous l'avouez dans vos conversations, en le tournant contre nous: Pourquoi un tel, dites-vous, est-il sans probité, puisque les Chrétiens sont si honnêtes? Pourquoi est-il si dur, puisque les autres sont miséricordieux? Tant il est vrai que vous rendez témoignage à la vertu des Chrétiens, puisque si vous en trouvez un qui soit vicieux, vous vous en étonnez. Il y a bien loin d'une imputation à un nom, d'une opinion à une vérité: telle est la nature des noms, qu'ils tiennent le milieu entre être dit et être. Combien sont dits philosophes, sans obéir cependant aux lois de la philosophie! Chacun porte le nom de sa profession. On abuse du nom que l'on porte, lorsqu'en le séparant des devoirs qu'impose la profession, on déshonore par contrecoup la vérité, en prenant un nom mensonger. On n'est pas telle ou telle chose, parce que l'on s'appelle de ce nom; mais plutôt parce qu'on n'est pas telle ou telle chose, on en porte vainement le nom. On trompe ceux qui attribuent la chose à un nom, tandis que c'est le nom qui doit être jugé sur la chose. Toutefois, les hommes ainsi décriés ne sont plus des nôtres; ils ne fréquentent plus nos assemblées; ils ne prient plus avec nous; ils sont rentrés dans vos rangs par leurs vices: nous ne voulons plus même rien avoir de commun avec ceux que votre cruauté et vos supplices ont forcé d'apostasier. Or, nous admettrions plus volontiers parmi nous ceux qui ont abandonné notre loi malgré eux, que ceux qui l'ont trahie volontairement. Mais, d'ailleurs, vous n'avez aucun droit de nommer Chrétiens ceux qui renient les Chrétiens eux-mêmes qui ne savent pas ce que c'est que de se renier.

VI.

Toutes les fois que votre conscience, témoin de sa secrète ignorance, et refoulée et comme tenue à la chaîne par ces déclarations et ces réponses, que la vérité nous suggère d'elle-même, vous vous réfugiez tout hors d'haleine auprès de l'humble autel que l'on appelle l'autorité des lois. Le législateur, dites-vous, ne frapperait pas les Chrétiens, s'il n'était convaincu de leur scélératesse. Pourquoi donc alors les exécuteurs des lois n'exigent-ils pas aussi cette conviction, comme cela se pratique pour tous les autres crimes? Les lois ont beau les condamner, la peine n'est appliquée qu'autant qu'ils sont prouvés. S'agit-il, par exemple, d'un homicide, d'un adultère, la loi les a condamnés d'avance. On commence par discuter le fait, quoique tous connaissent quel est le fait en question. Les lois punissent le Chrétien. D'accord. Le crime commis par le Chrétien doit être prouvé: aucune loi ne s'oppose à l'information; que dis-je? l'information est l'auxiliaire de la loi. Comment observerez-vous la loi, si vous fermez les yeux à ce qu'elle prescrit, si vous fermez les yeux à ce qu'elle défend, puisque vous êtes dans l'impuissance de connaître quelles sont vos obligations? Point de loi qui ait en soi-même la conscience de sa propre justice; c'est à ceux dont elle réclame la soumission de la reconnaître pour juste. D'ailleurs une loi est naturellement suspecte, du moment qu'elle décline la preuve. On peut donc regarder comme justes, respectables et dignes d'être mises en vigueur, les lois contre les Chrétiens, tant qu'on ignore qui elles poursuivent; mais une fois qu'on le sait, convaincus alors d'une flagrante injustice, il faut les répudier avec leur cortège de glaives, d'échafauds et de lions: une loi injuste n'a pas droit au respect. Or, si je ne me trompe, on révoque en doute la justice de certaines lois, puisque tous les jours vous en adoucissez la rigueur et la cruauté par des délibérations et des sentences nouvelles.

VII.

D'où vient, me direz-vous, que vous êtes en si mauvais renom, qu'il justifie en quelque sorte le législateur? Et moi, je vous demanderai à mon tour, sur quelle garantie a prononcé le législateur autrefois, et vous-mêmes aujourd'hui: sur la foi de la renommée! Mais n'est-ce pas d'elle qu'il a été dit: Elle est le plus rapide de tous les maux? Pourquoi l'appeler un mal, si elle dit toujours, ou du moins si elle dit le plus souvent la vérité? La renommée? mais lors même qu'elle apporte la vérité, elle ne renonce point à la fantaisie du mensonge, mêlant le faux avec le vrai, ajoutant, retranchant, confondant et dénaturant toutes choses. Mais, que dis-je? elle ne peut exister qu'à la condition de mentir; elle ne vit, en effet, qu'aussi longtemps qu'elle ne prouve pas, puisque, la preuve une fois acquise, elle s'éteint et disparaît après avoir rempli sa mission, qui est de porter la nouvelle. Dès ce moment, le fait est palpable; on le nomme; on ne dit plus, par exemple: On raconte que telle chose vient de se passer à Rome, ou bien: Le bruit court qu'un tel a tiré au sort cette province; on dit: Un tel a tiré au sort celle province; ceci s'est passé à Rome. Personne n'invoque la renommée que lorsque l'on est incertain, parce que la certitude est dans la conscience et non dans la

renommée. Personne, excepté l'insensé, ne croit à la renommée; le sage ne croit qu'à ce qui est certain. La renommée, quelque étendue qu'elle soit, a nécessairement commencé un jour par une seule bouche; puis elle grandit en passant rapidement d'une langue à une autre langue, d'une oreille à une autre oreille: l'obscurité de son berceau ne sert qu'à jeter plus d'incertitude sur ses rumeurs. On ne s'avise pas d'examiner si la première bouche n'a pas semé le mensonge; on répète ce que l'on a entendu, pour faire comme les autres, quelquefois par soupçon, le plus souvent pour le seul plaisir de mentir. Heureusement que le temps révèle tout ce qui est caché, témoins vos maximes, vos proverbes, et la nature elle-même qui, grâce à son institution primitive, met tous les jours en lumière des vérités que la renommée n'a point encore annoncées.

Voyez donc quel témoignage vous invoquez là contre nous. Voilà de longues années que la renommée nous accuse, et elle n'a pu jusqu'à ce jour rien prouver contre nous, malgré le temps qu'elle a eu pour grandir. Notre nom naquit sous Auguste; sa loi brilla sous Tibère: Néron, le premier, le condamna. Jugez-le d'après son premier persécuteur. Si Néron fut un prince pieux, les Chrétiens sont des impies; s'il fut juste, s'il fut chaste, les Chrétiens sont des méchants et des incestueux; s'il ne fut pas l'ennemi de la patrie, nous sommes les ennemis de la patrie. Notre bourreau prouve ce que nous sommes, car il a sans doute châtié ce qui lui était opposé: et cependant, de toutes les institutions de Néron, cette loi est la seule qui ait survécu, la seule qui soit juste apparemment, c'est-à-dire qui n'ait rien de commun avec son auteur.

Il n'y a pas encore deux cent cinquante ans que nous existons. Depuis lors, combien de crimes n'avons-nous pas commis! combien de croix n'ont pas porté l'image de notre Dieu! Que d'enfants égorgés! que de pains trempés dans leur sang! que de flambeaux éteints! que de noces au hasard dans ces ténèbres! Jusqu'à présent, c'est la renommée seule qui prononce contre les Chrétiens; elle a même ses encouragements dans une maladie particulière à l'esprit humain, et ment avec plus de succès dans les événements atroces et révoltants. En effet, plus vous êtes enclins à la malveillance, plus vous êtes disposés à croire le mal: en un mot, on ajoute foi plus volontiers au mal lorsqu'il est faux, qu'au bien lorsqu'il est vrai. Si l'iniquité eût laissé chez vous la moindre place à la prudence pour examiner quelle confiance mérite la renommée, la justice vous demandait de chercher par qui ces honteuses rumeurs ont pu se répandre dans la multitude, et de là circuler dans tout l'univers. Assurément elles ne sont pas venues des Chrétiens eux-mêmes, puisque, d'après la loi et la règle imposée à tous les mystères, ils sont obligés de garder le secret; à plus forte raison quand il s'agit de mystères si horribles, que les divulguer, ce serait attirer sur nous un juste et prompt supplice par l'animadversion des hommes.

Si ce ne sont point les Chrétiens qui se sont trahis, la conséquence veut qu'ils l'aient été par des étrangers. Mais, je vous le demande, quelle foi méritent des étrangers, puisque les

mystères, les plus justes et les plus légitimes, évitent le regard d'un étranger, quel qu'il soit? Ceux que la loi proscriit prendront-ils moins de précaution? Il y a mieux, des étrangers sont moins portés à respecter des mystères qu'à les dénaturer.

Direz-vous que la curiosité de nos serviteurs a surpris ces infamies en regardant à travers les fentes de nos cavernes? Eh bien, que leurs serviteurs les aient trahis, qu'en conclure? Sans doute il n'en est pas qui d'ordinaire nous trahissent davantage, surtout si ce sont des actions tellement révoltantes que la justice de l'indignation ait rompu tout lien de fidélité, et ne puisse garder le silence sur des infamies qui ont épouvanté le regard et fait frémir la conscience. Mais, ici, n'est-il pas bien étonnant encore que celui qui avait si bien acquis le droit de parler à la face de tous ne se soit pas empressé de prouver ce qu'il avançait, et que celui qui avait entendu n'ait pas cherché à voir? En effet, il y a même récompense pour le délateur qui prouve ce qu'il dénonce, et pour l'auditeur qui fournit la preuve de ce qu'il a entendu.

— Voilà précisément ce qui a eu lieu, dites-vous. On a surpris une première fois les Chrétiens. Après la dénonciation, les preuves. On a tout vu, tout entendu: de là vient votre mauvaise réputation.

— Certes, voilà qui surpasse tout sujet d'étonnement. Quoi! nous avons été surpris une fois, et nous continuons toujours! C'est qu'apparemment nous sommes corrigés. Mais il n'en est rien. Nous portons le même nom, nous gardons la même foi, nous devenons de jour en jour plus nombreux, d'autant plus haïs que s'accroît notre multitude la haine s'étend avec la matière de la haine. Mais quand le nombre des coupables grossit, pourquoi donc le nombre des délateurs ne grossit-il pas avec les crimes?

Ce que je n'ignore pas, c'est que nos réunions sont maintenant connues. Vous savez quel jour et en quel lieu nous nous rassemblons; aussi sommes-nous surveillés, assiégés, et comme captifs jusqu'au milieu de nos réunions. Eh bien! qui jamais est survenu lorsque les restes d'un enfant, à demi dévoré, fumaient encore! Qui jamais a surpris sur un pain ensanglanté la trace de nos dents? Qui jamais, apportant soudain un flambeau au milieu de nos ténèbres, a découvert les vestiges, je ne dirai pas de quelque inceste, mais de la moindre action déshonnête? Si nous obtenons à prix d'or qu'on ne produise point au grand jour ces horreurs, pourquoi nous accable-t-on de toutes parts? On ne peut plus dès lors nous dénoncer. Qui, en effet, vend ou achète la révélation de quelque crime, sans les preuves du crime lui-même?

Mais pourquoi des espions et des témoins étrangers, puisque vous pouvez nous arracher l'aveu public de nos crimes, soit en nous les exposant après en avoir été vous-mêmes les témoins, soit en les découvrant plus tard, si on vous les cache aujourd'hui? Vous ne l'ignorez pas: ceux qui veulent se faire initier ont coutume de se présenter devant le maître ou le chef

des sacrifices. Allez le trouver; il vous dira: « Il faut que vous apportiez un enfant qui vagisse encore, afin que nous l'immolions, et un peu de pain pour le tremper dans son sang; il vous faudra en outre des flambeaux que doivent renverser des chiens attachés l'un à l'autre, puis encore des lambeaux de chair pour jeter à ces animaux. Vous n'oublierez pas non plus votre soeur ou votre mère. » Mais, si vous n'en avez pas, qu'arrivera-t-il? Il est probable que vous ne serez pas reçu chrétien. Or, je vous le demande à vous-mêmes, de telles accusations peuvent-elles être écoutées quand elles sortent d'une bouche étrangère? Mais elles ne sont pas l'ouvrage d'un seul: il est impossible d'en connaître tous les auteurs. On commence par calomnier; puis vient un second qui ajoute les festins sanglants; un troisième parle d'unions incestueuses. L'ignorance accepte. Jamais ils n'ont rien appris des mystères chrétiens. Il est impossible cependant qu'ils ne connaissent pas des rites que devront pratiquer ceux qu'ils introduisent. D'ailleurs, combien n'est-il pas ridicule que des profanes sachent ce qu'ignore le prêtre! Comment donc se fait-il qu'aucun de ceux qui sont nouvellement initiés gardent le silence sur nos festins de Thyeste, sur nos mariages d'Œdipe, sans en être épouvantés aussitôt, et courir les dénoncer au peuple? Mais non, il paraît qu'à peine instruits de ce qui se passe chez nous, ils s'y affectionnent bientôt plus que leurs maîtres eux-mêmes. Si l'on ne parvient à prouver aucune de ces monstruosités, il faut que notre religion renferme quelque chose de bien sublime, pour qu'elle puisse vaincre le dégoût de pareilles horreurs.

Ô nations mille fois dignes de pitié! approchez; voilà que nous vous offrons l'épreuve de notre initiation. A ceux qui croient et obéissent, notre loi promet la vie éternelle; elle menace en même temps les profanes et les rebelles d'un supplice sans fin dans les flammes éternelles. C'est pour l'une ou l'autre de ces destinées qu'elle prêche la résurrection des morts. Nous discuterons ce dernier dogme plus tard, quand il en sera temps. En attendant, croyez comme nous; car je suis pressé de savoir si vous êtes prêts à marcher par les mêmes crimes que nous. Viens, ô homme, qui que tu sois; plonge le fer dans la gorge de cet enfant; ou si c'est là le ministère d'un autre, contemple tranquillement une âme qui meurt avant d'avoir vécu; trempe, il le faut, ton pain dans ce jeune sang; mange-le gaiement; à table examine bien où sont assises ta mère et ta soeur; ne l'oublie pas, afin qu'au moment où tomberont ces ténèbres qui mettent à l'épreuve la sagacité des assistants, tu ne te trompes pas, en te précipitant sur une étrangère. Si tu n'es pas incestueux, tu n'as rien fait. Après cela, tu auras mérité la vie éternelle. Réponds-moi donc veux-tu de l'éternité à ce prix? Mais non, tu ne le crois pas; quand même tu le croirais, j'affirme que tu n'en voudrais pas; et quand même tu en voudrais, tu ne le pourrais pas. Pourquoi d'autres le pourraient-ils, si vous autres ne le pouvez pas? Pourquoi ne le pourriez-vous pas, si d'autres le peuvent? Ce serait acheter trop cher l'impunité, et même l'éternité, vous écriez-vous. Et nous donc croyez-vous que nous soyons déterminés à les acheter à tout prix? Les Chrétiens ont-ils d'autres dents? ont-ils une autre bouche? sont-ils autrement organisés pour l'inceste? Il n'en est rien, que je sache. Il nous suffit de différer de vous par la connaissance de la vérité.

VIII.

Mais non, on nous regarde comme une troisième race d'hommes; on nous prend pour des cynopes, des sciapodes, ou enfin des antipodes, qui viennent de dessous terre. Si vous attachez quelque sens à ces mots, expliquez-nous ce que vous entendez par la première et la seconde race, afin que nous sachions ce qu'est la troisième. Un certain Psamméticus s'imagina avoir trouvé un moyen ingénieux pour découvrir le peuple qui appartenait à la première race. Il prit, dit-on, deux enfants nouveau-nés, et les fit nourrir par une femme à laquelle il avait auparavant fait arracher la langue, afin que ses deux élèves, entièrement éloignés de la voix humaine, au lieu de former leur idiome d'après les sons qu'ils entendaient, parlent d'après eux-mêmes, et indiquent par un mot échappé à la nature, quelle était la plus antique nation. Or, le premier mot qu'ils prononcèrent fut BEKKOS; et comme il signifie pain dans la langue phrygienne, on en conclut que les Phrygiens étaient le plus ancien de tous les peuples. Peut-être n'est-il pas hors de propos de vous démontrer l'impossibilité d'un pareil fait, pour vous prouver à quelles fables ridicules vous ajoutez foi, pendant que vous fermez les yeux à la vérité. Qui croira, en effet, qu'une femme ait pu vivre après qu'on lui eut arraché la langue, cet organe de la vie, et qu'on la lui eut coupée jusque dans la racine, de manière à blesser la gorge à l'intérieur, lorsqu'il est déjà si dangereux de la blesser à l'extérieur. Ajoutez à cela que le sang vicié a dû retomber dans la poitrine, et qu'enfin la suspension prolongée de toute espèce d'aliments aurait infailliblement amené la mort. Eh bien! d'accord, elle a pu vivre, guérie par les remèdes d'une Philomèle dont les plus habiles expliquent le mutisme, non par la mutilation de sa langue, mais par la honte de l'outrage qu'elle avait subi. Si elle a vécu, elle a pu faire entendre un son confus, mal articulé, aigu, sans le secours des lèvres, et seulement en ouvrant la bouche. Il est facile de produire un son avec le gosier seul, et dans l'immobilité de la langue. Les enfants l'ayant recueilli, d'autant plus facilement qu'il était le seul, l'imitèrent, puis l'articulèrent un peu plus nettement, parce qu'ils avaient une langue, et lui attachèrent ensuite quelque signification.

Toutefois, que les Phrygiens soient le peuple le plus ancien, je vous l'accorde. S'ensuit-il que les Chrétiens soient la troisième race? Quelle suite de nations entre les Phrygiens et nous! Mais prenez garde que ceux que vous appelez une troisième race d'hommes, n'aient le premier rang, puisqu'il n'y a pas de nations qui ne comptent des Chrétiens; de sorte que la nation la plus ancienne n'en est pas moins chrétienne. D'ailleurs quelle extravagance de prétendre, d'une part, que nous sommes les plus nouveaux; d'autre part, que nous sommes les troisièmes? C'est donc par rapport au culte, et non quant à la nation, que vous nous faites les troisièmes: vous dites les Romains, les Juifs, ensuite les Chrétiens. Mais que faites-vous des Grecs? Ou si les Grecs sont compris dans les superstitions des Romains, puisque Rome demanda ses dieux à la Grèce, que deviennent les Égyptiens? Eux aussi avaient, que je sache, une religion particulière et mystérieuse. Enfin, si les hommes de la troisième race sont si monstrueux, que penser de ceux qui avant nous appartenaient à la première et à la

seconde?

IX.

Mais pourquoi m'étonner de toutes vos extravagances, quand le même docteur du mensonge vous en a inculqué mille autres, de forme naturelle, identifiées avec nous, et pleines de malice? Reconnaissez avec moi quelle est votre démence, quoiqu'elle ne m'étonne pas. Vous nous accusez d'être la cause de toutes les calamités particulières ou publiques qui vous surviennent. Le Tibre est-il débordé; le Nil est-il resté dans son lit; que le ciel s'arrête, que la terre tremble, que la guerre dévaste vos champs, que la famine ravage vos cités, vous n'avez tous aussitôt qu'un cri: Les Chrétiens à la mort! les Chrétiens à la mort! Comme si c'était peu pour eux d'avoir à redouter encore quelque chose de plus que vos fléaux qu'ils partagent. Mais examinons. C'est sans doute parce que nous méprisons vos dieux, que nous attirons sur la terre ces désastres. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, il n'y a pas encore trois cents ans que nous existons, et cependant que de fléaux ont pesé sur le monde avant notre apparition! Combien de villes, combien de provinces désolées! que de guerres étrangères et intestines! que de pestes! que de famines! que d'incendies! que de gouffres! que de tremblements de terre ont épouvanté le siècle! Où étaient les Chrétiens lorsque l'empire romain a fourni tant d'histoires de ses travaux? Où étaient les Chrétiens, lorsque les îles d'Hiérenape, de Delphes, de Rhodes et de Crète disparurent avec des milliers d'habitants? ou lorsque cette île qui, suivant Platon, était plus vaste que l'Asie ou l'Afrique, fut engloutie par la mer Atlantique? lorsque le feu du ciel dévora Vulsinies? lorsque la flamme, partie de la montagne Tarpéienne, la consuma tout entière, lorsque la mer de Corinthe fut séchée par un tremblement de terre? lorsque enfin le déluge anéantit l'univers? Où étaient alors, je ne dirai pas les Chrétiens, contempteurs de vos dieux, mais vos dieux eux-mêmes, postérieurs à ce désastre, ainsi que le prouvent les lieux et les cités dans lesquelles ils naquirent, où ils demeurèrent, où ils furent ensevelis, ou même qu'ils bâtirent de leurs mains? En effet, ces lieux et ces cités n'auraient pu survivre jusqu'à nos jours, s'ils n'étaient postérieurs à cette catastrophe.

Mais vous vous souciez peu de parcourir les témoignages des temps que l'on dénature pour vous tromper, ne fut-ce que pour absoudre vos dieux du reproche d'injustice, s'il est vrai qu'ils châtent ceux qui les honorent, à cause de ceux qui les méprisent. Alors vous prouvez vous-mêmes que vous êtes dans l'erreur, puisque vous adorez des dieux aveugles qui ne savent pas vous distinguer d'avec les profanes.

— Ils s'irritent contre nous, répondent quelques-uns, parce que nous négligeons de détruire entièrement les Chrétiens. — Eh bien! vous avez confessé par cet aveu leur impuissance et leur néant. Ils ne s'irriteraient pas contre vous, quand vous cessez de nous frapper, s'ils pouvaient nous frapper eux-mêmes. D'ailleurs vous proclamez encore cette vérité,

quand vous les vengez par notre supplice. Ce qui dépend d'un autre, est défendu par un plus puissant que lui. Quelle honte que des dieux soient protégés par des hommes!

X.

Répandez maintenant tous les poisons de la calomnie sur notre nom; lancez contre lui tous vos traits, je ne cesserai de les repousser. Plus tard, je réfuterai vos accusations par l'exposition de toute notre doctrine. Aujourd'hui, je me contente d'arracher de notre corps les flèches dont vous nous percez, pour vous les renvoyer à vous-mêmes; les crimes que vous nous supposez, je vous les montrerai chez vous, afin que vous soyez blessés par vos propres glaives.

D'abord, vous nous accusez en général d'avoir abandonné les institutions de nos pères. Mais examinez attentivement si vous ne partagez point ce crime avec nous. J'interroge vos lois, vos moeurs. Partout j'y vois l'antiquité altérée, ou, pour mieux dire, entièrement détruite. J'ai déjà dit plus haut que vous substituez tous les jours à vos lois des décrets nouveaux. Quant à votre manière de vivre, il ne faut que vous regarder pour se convaincre combien vos vêtements, votre extérieur, vos aliments et votre idiome lui-même diffèrent de ceux de vos ancêtres. Vous bannissez ce qui est ancien comme quelque chose de suranné. Dans les affaires, dans les fonctions publiques, partout l'antiquité est bannie. Vous remplacez l'autorité des aïeux par votre propre autorité. Sans doute, et c'est là ce qui fait votre honte, vous ne tarissez pas sur les louanges du vieux temps, mais vous vous gardez bien de l'imiter. Quel étrange renversement d'idées que de louer ce que faisaient vos aïeux, en refusant de marcher sur leurs traces!

Mais parlons d'une chose que vous ont léguée vos aïeux, de la seule chose que vous observiez fidèlement, peut-être, d'une chose qui fournit contre nous tant de chefs d'accusation, et soulève de toutes parts la haine contre le nom chrétien. Il s'agit du culte de vos dieux. Je montrerai également que vous le détruisez par vos insultes, bien que ce ne soit pas de la même manière. Pour nous, que nous méprisons vos dieux, on ne peut pas raisonnablement le soutenir, parce que personne ne méprise ce qu'il sait bien ne pas exister. Ce qui existe peut être l'objet du mépris. Ce qui n'existe pas ne souffre quoi que ce soit. Il ne peut souffrir quelque chose que de la part de ceux qui croient à son existence. C'est donc vous qui êtes coupables, vous qui croyez et méprisez; vous qui adorez et dédaignez; vous qui respectez et insultez! Il est facile de vous en convaincre. D'abord, puisque vous adorez, les uns un dieu, les autres un autre, il est clair que vous méprisez ceux que vous n'adorez pas; la préférence pour l'un ne peut aller sans la répugnance pour l'autre; tout choix renferme une répudiation; opter entre plusieurs, c'est dédaigner celui pour lequel vous n'avez point opté. Mais il y a tant de dieux, répondez-vous, qu'il est impossible que tous soient adorés par tous. Il suit de là que dans l'origine vous avez commencé par les insulter, puisque vous

en avez établi un si grand nombre, que tous ne peuvent être adorés. Les plus sages même et les plus éclairés de vos ancêtres, dont vous ne voulez point abandonner les institutions, se sont montrés plus d'une fois impies envers la personne de vos dieux. Je suis un imposteur, s'il n'est pas vrai qu'il ait été défendu à ce général qui, sur le champ de bataille, avait voué un temple au dieu Alburnus, de le lui consacrer avant que le sénat eût ratifié son vœu. C'est ce qui arriva à M. Emilius. N'est-ce donc pas une impiété, que dis-je? n'est-ce pas le plus sanglant des outrages, que de soumettre à la fantaisie de la volonté humaine, les honneurs rendus à une divinité; de sorte qu'il n'y a de Dieu qu'autant que le sénat l'a permis? Souvent les censeurs ont aboli un dieu, sans le consentement du peuple. Il est avéré que les consuls, appuyés de l'autorité du sénat, chassèrent non seulement de Rome, mais de l'Italie tout entière, Bacchus avec ses mystères. Varron nous apprend que Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis furent mis à la porte du Capitole, et que leurs statues, renversées par le sénat, ne furent relevées que par la violence du peuple. Aux calendes de janvier cependant, le consul Gabinius, approuvant à peine quelques victimes, à cause de la multitude ameutée, parce qu'il n'avait rien décidé au sujet de Sérapis et d'Isis, consulta plus la prohibition du sénat que l'effervescence de la multitude, et défendit qu'on leur érigeât des autels. Vous le voyez! vous avez parmi vos ancêtres, sinon des Chrétiens de nom, au moins une secte chrétienne de fait, qui méprisait vos dieux.

Passes encore si, comme vos pères, vous rendiez à vos divinités un culte entier, tout irréligieux qu'il est. Mais vous avez fait des progrès dans la superstition comme dans l'impiété. En effet, quel respect avez-vous pour les dieux privés, ces Lares et ces Pénates que vous honorez par une consécration domestique, mais que vous foulez aussi aux pieds avec une liberté toute domestique en les vendant et en les mettant en gage, selon vos besoins ou d'après vos caprices? Ces sacrilèges seraient sans doute excusables, s'ils n'étaient d'autant plus insultants, qu'ils s'adressent à des divinités d'un rang inférieur.

C'est probablement pour consoler les pauvres dieux domestiques de tous ces affronts, que vous traitez vos dieux publics avec plus de dédain encore. Vous les vendez à l'encan; proscrits tous les cinq ans, vous les affermez parmi vos revenus; ils sont soumis aux impôts, adjugés par le crieur public, inscrits sur les registres du questeur comme le temple de Sérapis, comme le Capitole lui-même. Des terres, chargées d'impôts, perdent beaucoup de leur prix; des hommes, soumis à la capitation, en sont moins estimés. Ce sont là des marques de servitude. Il n'en va pas de même de vos dieux; plus ils paient d'impôts, plus ils sont honorés, ou plutôt, plus ils sont honorés, plus ils paient d'impôts. Vous trafiquez de la majesté des dieux; la religion devient un négoce; la sainteté mendie un droit tant pour entrer dans le temple; tant pour la place près de l'autel, tant pour le seuil, tant pour la porte. Vous vendez la divinité en détail; il est impossible de l'adorer autrement que la bourse à la main; elle rapporte même plus à vos publicains qu'à vos prêtres.

Mais c'est peu que de négliger ou de vendre vos dieux; il faut encore que vous les insultiez jusque dans les honneurs que vous voulez bien leur rendre. En effet, quels honneurs leur rendez-vous que vous ne rendiez également aux morts? Vous élevez des temples aux dieux; vous élevez des temples aux morts: vous dressez des autels aux dieux; vous dressez des autels aux morts. Vous y gravez des inscriptions de même nature. Vous donnez de part et d'autre à leurs statues les mêmes formes, appropriées à leur génie, à leur profession, à leur âge. Saturne y est représenté comme un vieillard; Apollon comme un adolescent; Diane est vêtue en jeune vierge, Mars en soldat, et Vulcain en forgeron. Il n'est donc pas étonnant que vous offriez aux morts les mêmes victimes et les mêmes parfums qu'aux dieux. Mais comment vous défendre de l'affront que vous faites à vos dieux en les assimilant à des morts? Il est bien vrai que vous assignez aussi à vos rois des sacerdoces, des cérémonies religieuses, des chars sacrés, des solisternium, des lectisternium¹, des jours de naissance, et des jeux. Vous avez raison, puisque le ciel leur est aussi ouvert; mais cela est encore un outrage de plus pour les dieux. D'abord, il ne convient pas de mettre déjà au rang des dieux ceux qui ne le deviendront qu'après leur mort. En second lieu, Proculus qui contemple son Dieu reçu dans le ciel, ne se parjurera pas avec tant de liberté et si manifestement devant le peuple, s'il ne méprisait pas ceux au nom desquels il se parjure, autant que ceux qui lui permettent de se parjurer. En effet, ils confessent ainsi que la chose par laquelle vous vous parjurez n'est que néant; ils font mieux: ils récompensent le parjure, parce qu'il a méprisé publiquement les vengeurs du parjure.

Disons-le toutefois, chacun de vous est innocent de ce crime. Le péril qu'entraîne avec soi le parjure a disparu, depuis que vous avez trouvé plus religieux de jurer par César: ce qui est encore un outrage à l'égard de vos dieux, puisque les parjures envers César seraient punis plus facilement qu'envers tous les Jupiters du monde. Toutefois le mépris a quelque chose d'honorable et qui flatte l'orgueil: il provient souvent de la confiance ou de la sécurité de la conscience, quelquefois d'une élévation naturelle de l'âme. Mais la dérision, plus elle se permet, plus elle est blessante. Reconnaissez donc avec quelle dérision vous vous jouez de vos dieux. Je ne parle pas de vos sacrifices où vous n'offrez que des victimes de rebut, à demi mortes et rongées d'ulcères. S'il s'en trouve de meilleures et d'intactes, vous avez grand soin de ne laisser que la tête, les cornes, les soies et les plumes, toutes les parties enfin qu'on ne saurait manger et dont vous n'auriez rien fait à la maison. Laissons de côté cette honteuse et sacrilège gourmandise pour remonter presque jusqu'à la religion de vos ancêtres.

Les hommes les plus éclairés et les plus graves, puisque la gravité comme les lumières s'accroissent par la doctrine, se sont toujours montrés irrévérencieux envers vos divinités. Votre littérature ne leur cède en rien. Que d'infamies! que de fables ridicules! que de calomnies sur les dieux on y rencontre! A commencer par votre Homère, cette source abondante

¹Allusion à tous ces noms de dieux, féminins ou neutres en latin.

de laquelle est découlée toute votre poésie, plus vous lui rendez d'hommages, plus vous insultez à vos dieux, puisque vous glorifiez si fort celui qui s'est joué d'eux. Nous nous souvenons encore de notre Homère. C'est lui, si je ne me trompe, qui abaissa la majesté divine jusqu'au niveau de la condition humaine, en donnant aux dieux nos accidents, nos pensées et nos passions; lui qui les partage en deux camps rivaux et les fait combattre comme des couples de gladiateurs. Il blesse Vénus par une main mortelle; il enferme pendant treize mois Mars dans un cachot, où il est menacé de périr; il arrache aux mains de la multitude céleste Jupiter menacé par l'émeute; il nous le montre ensuite pleurant Sarpédon, ou bien plongé dans de honteux plaisirs avec Junon, à laquelle il fait l'énumération de ses maîtres, afin d'éveiller ses sens.

Enhardis par l'exemple de leur prince, quels poètes après cela ne se donnent carrière envers les dieux, soit en dénaturant la vérité, soit en inventant des contes ridicules? Les poètes tragiques ou comiques ne les ont pas plus épargnés, en choisissant leurs supplices et leurs maux pour sujets de leurs drames. Je ne parle pas des philosophes, que leur orgueil et une vaine affectation d'austérité comme de sagesse élèvent au-dessus de toute crainte. D'ailleurs le plus léger souffle de la vérité suffit pour les armer contre vos dieux. Socrate, pour se moquer d'eux, avait coutume de jurer par un chêne, par un chien, ou par sa femme. Il est bien vrai qu'il a été condamné pour cela; mais puisque les Athéniens cassèrent le jugement et punirent ensuite les accusateurs de Socrate, Socrate reprend toute la valeur de son témoignage; et je puis rétorquer contre vous que l'on approuva dans sa personne ce qu'aujourd'hui l'on blâme en nous. Diogène ne s'est-il pas permis je ne sais quelle raillerie contre Hercule? Et Varron, Diogène à la façon de Rome, n'a-t-il pas imaginé trois cents Jupiters sans têtes? Examinez de près les plaisanteries sacrilèges de vos Lentulus et de vos Hostius. Croyez-vous rire des comédiens ou des dieux dans ces farces et ces bouffonneries? Que dis-je? Vous accueillez avec la plus grande faveur ces fables indécentes qui représentent au naturel toute la turpitude de vos dieux. Leur majesté est souillée tous les jours devant vous dans des corps impudiques; ce sont les derniers, les plus infâmes des hommes qui deviennent l'image de vos dieux. Le Soleil pleure son fils frappé par la foudre, et vous en riez! Cybèle soupire pour un berger dédaigneux, et vous n'en rougissez pas! Vous laissez diffamer Jupiter!

Etes-vous plus religieux dans le Cirque, où, parmi l'horreur des supplices, parmi des flots de sang humain, vos dieux viennent danser, et fournir aux criminels le sujet des farces qu'ils donnent au public, comme si vous vouliez punir vos divinités dans la personne des coupables. Nous avons vu l'acteur qui représentait Athys, ce dieu de Pessinunte, mutilé sur le théâtre, et celui qui jouait Hercule, comme lui brûlé vif. Nous avons vu, non sans rire beaucoup, dans les jeux de midi, Pluton, frère de Jupiter, précipiter dans les enfers, à coups de marteau, les corps des gladiateurs, pendant que Mercure, avec ses plumes sur la tête et son caducée brûlant à la main, appliquait sa baguette ardente sur les corps pour s'assurer qu'ils étaient bien morts. Si ce que j'ai dit et ce que d'autres pourront remarquer

après moi, outrage et déshonore vos dieux, de pareilles licences décèlent par conséquent un mépris souverain pour leurs personnes, aussi bien dans les acteurs qui jouent que dans les spectateurs qui applaudissent. Je crains bien par conséquent que vos dieux n'aient plus à se plaindre de vous-mêmes que de nous. Il est vrai qu'ensuite vous les accablez de flatteries pour racheter vos affronts. D'ailleurs vous pouvez tout contre ceux auxquels vous avez permis d'être; nous, au contraire, nous sommes leurs ennemis partout et toujours.

XI.

Mais ce n'est pas seulement par l'abandon des anciennes croyances que nous vous ressemblons; nous pouvons aussi vous reprocher toutes les nouvelles et monstrueuses superstitions dont vous nous accusez. Quelques-uns de vous ont rêvé que notre Dieu était une tête d'âne. Tacite est le premier auteur de cette ridicule invention. Dans le cinquième livre de ses Histoires, où il parle de la guerre des Juifs, il remonte à l'origine de ce peuple. Après avoir dit sur leur origine, leur nom et leur religion, tout ce qu'il lui plaît d'imaginer, il raconte que les Juifs, dans une de leurs marches à travers de vastes déserts, et près de mourir de soif, furent conduits à une source par des ânes sauvages, qui allaient boire après avoir mangé. Il ajoute que, par reconnaissance pour ce bienfait, ils honoraient l'image de ces animaux. De là on a conclu, si je ne me trompe, que les Chrétiens, rapprochés par leur religion du culte judaïque, adoraient la même idole. Mais ce même Tacite, si fertile en mensonges, oubliant son affirmation de tout à l'heure, rapporte un peu plus loin que le grand Pompée, après avoir vaincu et fait prisonnier les Juifs, entra dans le temple de Jérusalem, et malgré des recherches minutieuses, n'y trouva aucun simulacre. Où devait donc résider ce dieu? Sa place était surtout dans ce temple célèbre fermé à tous, excepté aux prêtres, et où il n'y avait à craindre aucun regard étranger. Mais pourquoi nous justifier? Je n'ai promis pour le moment que des aveux pour attester que toutes les accusations retombent sur vous. Que notre Dieu soit le simulacre d'un âne, d'accord. Nierez-vous du moins que vous en fassiez autant? Il est certain que vous adorez toute la race des ânes, et avec leur déesse Epone, toutes les bêtes de somme, tous les troupeaux, tous les animaux, que vous consacrez eux et leurs étables. Voilà peut-être ce que vous reprochez aux Chrétiens, c'est que parmi ces adorateurs de toute sorte d'animaux, nous nous bornons à adorer l'âne.

XII.

Quant à ceux qui prétendent que nous adorons une croix, ils sont de la même religion que nous. La qualité de la Croix est d'être chez nous un étendard de bois. Vous, vous adorez la même matière sous toutes ses transformations. Votre étendard, à vous, a une figure humaine; le nôtre a sa figure particulière: qu'importent les linéaments, pourvu que la qualité soit identique? qu'importe la forme, pourvu que le corps du Dieu soit le même? Si vous disputez sur la différence, y a-t-il grande différence d'une croix à la Pallas athénienne, à la Cérés

du Phare, qui n'est autre chose qu'une pièce de bois grossière, informe et sans figure? Tout poteau dressé en l'air est la moitié d'une croix, et même la moitié la plus forte. Vous nous reprochez d'adorer une croix complète avec son antenne et sa partie supérieure. A merveille. Vous êtes par là même d'autant moins excusables d'adorer un bois mutilé et incomplet, tandis que les autres le consacrent dans la plénitude de sa forme. Mais que dis-je? Votre religion tout entière réside dans la croix, ainsi que je vous le montrerai. Ignorez-vous donc que toutes les statues de vos dieux et de vos déesses ne sont dans l'origine qu'une croix? En effet, tout simulacre, qu'il soit taillé dans le bois ou sur la pierre, qu'il soit coulé en airain, ou produit avec une matière plus riche encore, doit avoir passé auparavant par les mains du modelleur. Or, le modelleur commence par dresser le bois de la croix, parce que la croix est la ligne et l'attitude qu'affecte le corps humain à notre insu. Ce qui est la tête domine; ce qui est l'épine se prolonge, ce qui est le niveau des épaules. . . . Faites une figure d'homme les bras étendus, vous avez la croix. C'est par là que débute la plastique avant de donner à ses modèles la forme, les contours et le corps tout entier dont il lui plaît de revêtir l'argile qui tout à l'heure, avec le compas et la règle de plomb, va se convertir en marbre, en bois, en airain, ou en tout autre matière dont il lui plaira de faire un dieu. Après la croix, l'argile; après l'argile, le dieu: la croix, en quelque façon, se métamorphose en Dieu par le moyen de l'argile. Vous consacrez donc vos dieux par la croix, puisque c'est par la croix que commence l'objet de votre consécration. Prenons un exemple. Vous déposez dans la terre le noyau d'une olive, l'amande d'une pêche ou un grain de poivre. Après qu'ils y ont séjourné quelque temps, l'arbre s'élève, épanouissant ses rameaux, sa chevelure et les formes qui le caractérisent. Si vous le transplantez ou si vous prenez de ses branches pour en greffer un autre, à qui imputerez-vous ce qui provient de ce mode de propagation? Ne sera-ce point à ce grain, à ce noyau ou à cette amande? En effet, puisque le troisième degré se rattache au second, et le second au premier, le troisième se confond avec le premier, en passant par le second.

Il n'est pas besoin de nous arrêter longtemps sur ce point, puisqu'en vertu d'une prescription naturelle, tout genre, quel qu'il soit, rapporte son principe à l'origine, et que le genre est compris dans l'origine, ainsi que l'origine renfermée dans le genre. Si donc, dans le principe de vos dieux, vous adorez l'origine des croix, voilà le noyau et le grain primordial de qui est venue parmi vous cette forêt de simulacres. Nous en avons tous les jours des exemples. Vous adorez les Victoires, divinités d'autant plus augustes, qu'elles sont une source de joie. . . Mais en adorant les Victoires, vous adorez les croix qui sont au milieu des trophées. Vos armées révèrent leurs enseignes, jurent par elles, les préfèrent même à Jupiter. Ces images superbes, cet éclat de l'or, ces étoffes précieuses et ces voiles qui flottent autour de vos drapeaux et de vos étendards, qui sont aussi sacrés pour vos armées que les dieux eux-mêmes, sont destinés à enrichir et à décorer les croix. Vous rougissez, ce semble, de les adorer nues et sans ornements.

XIII.

D'autres, avec un peu plus de vraisemblance et de raison, s'imaginent que le soleil est notre Dieu, soit parce qu'ils savent que nous nous tournons vers l'Orient pour prier, soit parce que le jour du Soleil est pour nous un jour de joie et de fête. Mais ne voit-on pas la plupart d'entre vous, tournés vers le soleil levant, affecter d'adorer le ciel, et de remuer les lèvres? N'est-ce pas vous du moins qui avez donné à un des jours de la semaine le nom du Soleil? Ce jour-là vous vous abstenez complètement du bain, ou bien vous le différez jusqu'au soir, vous vous livrez au repos ou aux festins, toutes choses que vous faites en vous éloignant de l'esprit de votre culte pour vous rapprocher des religions étrangères. Car les Juifs célèbrent des fêtes, des sabbats, des banquets avec des pains sans levain, des jeûnes avec des azymes, allument des flambeaux, et offrent des prières expiatoires, quoique tout cela ne ressemble guère à vos dieux. Ainsi, pour quitter cette digression, de quel droit nous reprochez-vous d'adorer le soleil et d'avoir choisi le jour qui lui est consacré? Vous nous ressemblez encore sur ce point; reconnaissez-le: nous ne sommes pas si loin de votre Saturne et de vos sabbats.

XIV.

Mais il court sur notre Dieu une rumeur nouvelle. Il y a peu de jours que, dans cette cité, un des hommes les plus pervers, déserteur de sa religion, et qui n'a de juif que la peau qu'il a perdue, après avoir subi la dent des bêtes féroces contre lesquelles il a loué son bras et tout son corps, a promené contre nous une image avec cette inscription: ONOCHOETÈS (race d'âne). Le monstre était vêtu de la toge, portant un livre à la main, armé de longues oreilles d'âne, avec un des deux pieds fourchu. La multitude de croire aussitôt sur la parole du juif. N'est-ce pas de cette engeance que partent toutes les infamies dirigées contre nous? Dans toute la ville il n'est plus bruit que d'ONOCHOETÈS. Quoique cette calomnie soit née d'hier, qu'elle n'ait pas pour elle l'autorité du temps, et qu'elle tombe d'elle-même, rien que par la bassesse de son auteur, je l'accueille volontiers pour vous renvoyer l'accusation. Voyez donc si là encore vous ne méritez pas les mêmes reproches que nous. Peu importe sous quelle forme nous adorons des simulacres, pourvu que ce soient des simulacres. Vous avez des dieux à tête de chien, d'autres à tête de lion, de boeuf, de bélier, de bouc, des dieux cornus, des dieux à jambes de chèvres, à queue de poissons et de serpents. Que sais-je encore? Ceux-ci ont des ailes aux pieds; ceux-là au dos et à la tête. Pourquoi donc crier si haut contre notre idole unique? Il y a chez vous des milliers d'Onochoetès.

XV.

Si nous avons, vous et nous, des dieux de même nature, il s'ensuit que nos sacrifices et notre culte doivent peu différer. Nous allons vous convaincre encore par cette comparaison nouvelle. Nous sacrifions à la divinité par l'infanticide, dites-vous: telles sont nos initiati-

ons. Pour vous, si vous avez oublié vos meurtres et vos infanticides, je vous les rappellerai en leur temps, car nous renvoyons beaucoup de choses à un autre moment, pour ne pas répéter constamment les mêmes choses. En attendant, la ressemblance ne manque pas de plusieurs côtés, et si nous sommes infanticides à notre manière, vous ne l'êtes pas moins à votre façon, vous qui tuez les enfants aussitôt après leur naissance, quoique les lois vous l'interdisent. Mais, de toutes les lois, il n'en est pas qui soient violées plus impunément, ainsi que tout le monde le pratique. Nous ne les immolons pas avec des rites sacrés ni en l'honneur d'un dieu, me direz-vous peut-être. Qu'importe ici le but? vous ajoutez encore à la cruauté par le genre de mort. Vous les exposez au froid, à la faim, aux bêtes, ou bien vous les plongez dans l'eau pour les faire mourir plus lentement. Les différences que vous alléguez en votre faveur ne servent qu'à vous accabler davantage, puisque ce sont vos propres enfants que vous immolez. Vous êtes même d'autant plus coupables, que vous n'avez pas l'excuse de la superstition. Ainsi, puisque vous nous accusez de sacrifices impies, et que vous commettez les mêmes crimes, dans des circonstances moins dures pour vous, il suit de là qu'en fait de voracité, nous nous ressemblons beaucoup. La vôtre est le fruit de votre impudicité, la nôtre vient de la barbarie. Nous n'en sommes pas moins unis par la nature, attendu que l'impudicité et la cruauté ne vont jamais l'une sans l'autre. En deux mots, que faites-vous de moins, ou plutôt, que ne faites-vous pas de plus que nous? Est-ce convoiter médiocrement les entrailles de l'homme, que de dévorer des hommes faits et des pubères? Est-ce sucer médiocrement le sang humain, que d'attenter à ce sang qui vivra un jour? Est-ce vous repaître médiocrement d'un enfant, que de l'immoler bien avant sa naissance²?

XVI.

J'arrive maintenant à l'heure où s'éteignent les flambeaux, au ministère que nous prêtent des chiens, et à ces ténèbres honteusement mystérieuses. Ici, je crains d'être en défaut; car, comment pourrais-je prouver contre vous de pareilles monstruosités? Toutefois, rendez hommage à la pudeur dont nous recouvrons nos incestes. Nous nous créons, comme vous le voyez, une nuit adultère, pour ne pas souiller la véritable lumière ou la véritable nuit; nous avons cru devoir épargner cette honte aux deux flambeaux de la terre; nous cherchons même à faire illusion à notre conscience; car, tout ce que nous commettons alors, nous ne le savons que trop. Vos incestes, à vous, se commettent en toute liberté, à la face du jour, à la face de la nuit, à la connaissance de tout le ciel; et pour comble de bonheur, ces mêmes incestes que vous commettez à la face du ciel tout entier, vous seul les ignorez, tandis que nous, jusqu'au sein des ténèbres, notre conscience peut nous les reprocher. Les Perses, suivant le témoignage de Ctésias, abusent sans scrupule de leurs mères. Les Macédoniens se livrent publiquement aux abominations qu'ils ont approuvées. En effet, la première fois

²Il y a ici un jeu de mots impossible à traduire en français. Quiris signifie en latin une lance; on dirait en langage populaire: Quirinus les quirinisa.

que leur OEdipe entra sur la scène, ils accueillirent par des éclats de rire et par des huées cet infortuné, privé de la lumière. L'acteur qui jouait ce rôle, interdit par ces vociférations, ôta sur-le-champ son masque: « Maîtres, s'écria-t-il, vous aurais-je déplu? » — « Non, non, répondirent les spectateurs: tu joues parfaitement ton rôle; ce n'est pas ta faute si un écrivain a imaginé ce conte, ou si OEdipe a eu la folie de se crever les yeux. Subjuge ta mère. »

Une ou deux nations, direz-vous, font à peine tache sur toute la terre. Pour nous, nous avons infecté jusqu'au soleil, souillé jusqu'à l'Océan lui-même. Citez-moi une nation qui soit exempte de tout ce qui entraîne le genre humain à l'inceste. S'il en est une où vous ne rencontriez pas les actes de la chair, et les nécessités, pour ne pas dire les passions de l'âge ou du sexe, la même nation qui sera étrangère à l'inceste, le sera aussi à la volupté. S'il en est une qui, par une nature particulière, s'éloigne de la condition humaine jusqu'à n'être soumise ni à l'ignorance, ni aux accidents, elle seule aura le droit d'adresser des reproches aux Chrétiens. Mais vous, à défaut de peuples que le flux et le reflux de l'erreur pousse vers ce crime, jetez un moment les yeux sur vos débauches en l'air et vos prostitutions au hasard. Mais surtout, quand vous abandonnez vos enfants à la compassion étrangère, ou que vous les confiez par l'adoption à de meilleurs pères, oubliez-vous combien d'aliments et d'occasions vous fournissez à l'inceste? Les plus sévères d'entre vous, retenus par quelque frein moral ou par la crainte de ces malheurs, s'interdisent ces unions scandaleuses; mais, pour le plus grand nombre, combien de fois n'arrive-t-il pas que les fruits de leur incontinence, semés en tous lieux, aux champs, à la ville, en voyage, par l'adultère, par la fornication, dans les lieux de débauche, souvent même à votre insu, s'allient ensemble ou avec les auteurs de leurs jours? De là, quelle déplorable confusion du sang et des familles! que de sujets de bouffonneries et de farces licencieuses! La tragédie suivante n'a pas d'autre origine.

Lorsque Fuscianus était préfet de Rome, une certaine nourrice sortit de la maison de son maître et laissa sur le seuil de la porte l'enfant qu'elle aurait dû garder. Un Grec, gardien de la porte, s'empara de l'enfant, et s'enfuit avec lui en Asie. Au bout de quelques années, il le ramène à Rome pour l'y mettre en vente. Son père l'achète sans le connaître, et s'en sert honteusement. Quelque temps après, il s'en dégoûte, et l'envoie travailler aux champs, comme cela vous est assez ordinaire. Il y trouva son ancien pédagogue et sa nourrice, confinés là depuis longtemps en punition de leur négligence. Chacun d'entrer en conversation et de se raconter mutuellement leurs aventures. Les vieux esclaves de dire qu'ils ont perdu le jeune enfant confié à leurs soins; le nouveau venu de dire qu'il a été dérobé dans son enfance, mais qu'il est né à Rome, d'une famille distinguée. Peut-être même a-t-il quelques signes à montrer pour faire constater qui il est: Dieu l'a permis, sans doute, pour qu'une si horrible tache fût imprimée au front du siècle. La mémoire se réveille de jour en jour. On compare les temps, ils répondent exactement à l'âge du jeune homme; les yeux se rappellent quelques-uns de ses traits; on reconnaît sur son corps quelques marques distinctives. Les maîtres, ou plutôt les parents, excités par l'ensemble de toutes ces circonstances, font venir

le marchand d'esclaves. Tout est dévoilé. Mais quel dénouement! les parents s'étranglent de désespoir. Le préfet Fuscianus adjuge tous leurs biens à ce fils, infortuné survivant, non pas à titre d'héritier, mais comme salaire du déshonneur et de l'inceste. Il suffit de ce seul exemple de la honte publique pour attester tous vos crimes secrets. Dans l'ordre des choses humaines, il n'est aucun événement qui n'arrive qu'une fois, quoique souvent on ne le découvre qu'une fois. Vous accusez les mystères de notre religion, si je ne me trompe. Vous en avez de semblables, mais sans que la religion vous les prescrive.

XVII.

Quant à l'orgueil et à l'opiniâtreté que vous nous reprochez, ici encore les comparaisons ne me manqueront pas. Le premier grief contre notre opiniâtreté, c'est que nous sommes impies envers la majesté des Césars, qui est la seconde religion, parce que nous n'adressons pas de vœux à leurs images et que nous ne jurons pas par leurs génies. Voilà pourquoi on nous appelle des ennemis publics; voilà pourquoi on nous appelle des ennemis de l'État. Eh bien! à la bonne heure. Vous autres Gentils, cependant, vous choisissez tous les jours vos Césars parmi les nations; l'un est médique, l'autre persique, un troisième germanique. Que le peuple romain cherche donc sur la terre des nations qu'il n'ait pas encore domptées, et qui soient étrangères à ses armes. Vous, cependant, vous conspirez contre nous par ceux qui ont été des nôtres. En vérité, nous reconnaissons volontiers la foi romaine envers ses empereurs. Jamais il n'éclata contre eux de conspiration; dans le sénat, au sein de leurs palais, jamais un scélérat ne rougit sa main de leur sang; jamais dans les provinces on n'usurpa la pourpre impériale. Les deux Syries exhalent encore l'odeur de leurs cadavres; les Gaules n'ont pas encore lavé ces flots de sang dans les eaux de leur Rhône.

Mais laissons de côté ces barbaries, puisque le nom romain n'en est pas coupable. Voyons ce que fait le vrai peuple de la Rome impériale, et comment il témoigne sa vénération. Ce qu'il fait! demandez-le à ces libelles satiriques que connaissent vos statues, à ces allusions détournées, à ces plaisanteries mordantes qui retentissent dans les amphithéâtres: peuple dont l'épée est soumise, dont la langue est toujours en révolte. Mais ne point jurer par le génie de César est un bien plus grand crime, n'est-ce pas? En effet, on sait que vous reculerez à vous parjurer par les Empereurs, vous qui jurez avec tant de conscience par vos dieux! Mais nous ne consentons pas à dire, le dieu César. A ce mot, nous faisons la grimace, comme s'exprime le proverbe. Mais vous, pourquoi insultez-vous César en l'appelant dieu, puisque vous dites ce qui n'est pas? Pourquoi le calomniez-vous, puisqu'il ne veut pas être ce que vous dites? Car il aime mieux vivre, que devenir dieu.

XVIII.

Vous rangez sous un autre grief tout ce que vous reprochez à notre obstination. Notre insensibilité et notre mépris pour la mort acceptent, dites-vous, les glaives, les croix, les bêtes féroces, les bûchers et les tortures. Mais vos devanciers et vos ancêtres dédaignèrent comme nous tous ces supplices, et leur vertu, vous l'appellez courage: et non entêtement. Combien d'hommes ont couru volontairement au-devant des épées? Il serait trop long de les compter. Quant à votre Régulus, il a consacré volontiers la croix, nouvelle alors pour vous, et précédée par de longues et implacables tortures. Une reine employa ses propres serpents. Didon expira sur un bûcher qu'elle fit allumer pour elle-même. Son exemple apprit à la femme d'Asdrubal à se montrer plus intrépide que son mari dans les désastres de sa patrie. Une femme d'Athènes fatigua par son courage le tyran qui voulait lui arracher son secret. Enfin, de peur que son corps et la faiblesse de son sexe ne la trahissent, elle se coupa la langue avec les dents et la cracha au visage de son bourreau, pour qu'il lui fût impossible de révéler le complot. Chez les vôtres, vous appelez cette fermeté du nom de gloire; chez les nôtres, vous n'y voyez que stupide entêtement. Eh bien! détruisez la gloire de vos ancêtres, pour avoir droit de nous détruire nous-mêmes! Ou seulement bornez-vous à rétracter aujourd'hui les louanges que vous donniez à vos pères, afin de nous les refuser pour les mêmes actes.

Vous me direz peut-être que la dureté des temps où vivaient vos aïeux réclamait cette mâle et intrépide énergie; aujourd'hui, au contraire, la tranquillité de la paix exige des mœurs plus douces et des dispositions plus pacifiques, même à l'égard des étrangers.

Eh bien! poursuivez-vous, vous vous comparez aux anciens. Il faut donc que nous haïssions chez vous ce que nous n'approuvons pas, parce qu'il ne se trouve plus chez nous. Répondez ici à chaque espèce, je ne demande pas des exemples qui se ressemblent par les mots. Si c'est le mépris de la mort qui a rendu vos ancêtres si renommés, ce n'est pas apparemment par amour pour la vie que vous offrez vos poitrines à l'épée des gladiateurs. Mais vous donnez à la milice le nom de mort. Si une femme est devenue fameuse en se livrant à ses bêtes, tous les jours, au milieu de la paix, on vous voit courir volontairement au-devant des bêtes. Si aucun Régulus parmi vous ne plante plus une croix en terre pour y livrer son corps aux clous, vous savez mépriser la flamme, depuis qu'un de vous faisait métier de se montrer, moyennant récompense, dans une tunique embrasée. Si une femme brava les verges, il n'y a pas longtemps qu'un païen renouvelait cet exemple de courage sous les couteaux qui le frappaient. Ainsi laissons de côté la gloire de Lacédémone.

XIX.

J'en ai dit assez, il me semble, sur la stupide opiniâtreté des Chrétiens. Si nous partageons ce reproche avec vous, il nous reste à examiner pourquoi ce mépris de la mort dans les

uns et les autres. Notre obstination, à nous, est fondée sur notre foi. Nous croyons à la résurrection des morts; l'espérance de cette résurrection nous apprend à mépriser le trépas. Riez tant qu'il vous plaira de la stupidité de ces hommes qui meurent pour vivre; mais pour vous aider à mieux rire, et à nous insulter de meilleur coeur, passez l'éponge, ou si vous l'aimez mieux, votre langue, sur tous vos monuments littéraires qui affirment avec nous que les âmes reviendront habiter dans les corps. Et cependant combien notre opinion est-elle plus raisonnable que la vôtre, puisque nous soutenons que les âmes rentreront dans les mêmes corps qu'elles animaient ici-bas, tandis que votre extravagance fait passer l'âme d'un homme dans un chien, un mulet ou un paon. Nous croyons encore que Dieu jugera les hommes, selon leurs oeuvres, après leur mort. Vous, vous attribuez ce jugement à un Minos et à un Rhadamanthe; en attendant, vous excluez Aristide qui était plus juste qu'eux. Nous disons enfin que les méchants seront châtiés par le feu éternel, et que les hommes vertueux iront jouir de l'éternité dans un lieu de délices. Votre Phlégéon et vos Champs-Elysées n'ont pas d'autre destination. Ce ne sont pas seulement vos fables et vos poètes qui parlent de ces vérités; vos philosophes eux-mêmes rendent témoignage à la certitude d'un avenir, et le confirment par les récompenses et les châtiments qui suivent le jugement.

XX.

Pourquoi donc, ô injustes nations, ne saluez-vous pas, que dis-je? pourquoi ne maudissez-vous pas dans les Chrétiens des hommes qui vous ressemblent, puisqu'il n'y a pas de différence entre nous, et que nous sommes une seule et même chose? Vous ne pouvez haïr ce que vous êtes! Allons, donnez-nous la main, embrassons-nous mutuellement, mêlons-nous tous ensemble, sanguinaires avec sanguinaires, incestueux avec incestueux, conspirateurs avec conspirateurs, opiniâtres avec opiniâtres, extravagants avec extravagants! Nous sommes les uns et les autres également impies envers les dieux; nous provoquons également leur colère. Vous avez aussi parmi vous une troisième race, sinon par de troisièmes rites, au moins par son troisième sexe, sexe qui participe de l'homme et de la femme, et peut s'unir à l'un comme à l'autre. Ou bien, serait-ce que notre ressemblance avec vous vous offense? L'égalité, d'ordinaire, engendre la jalousie et la haine. Ainsi, le potier est jaloux du potier, le forgeron du forgeron.

Mais finissons cette confession ironique, pour revenir à la vérité et à la constance dans la vérité, qui se rencontrent parmi nous seuls, et qui nous distinguent complètement de vous. Oui, nous seuls les possédons, parce qu'elles nous viennent de celui qui éclaire la science, inspire la sagesse, gouverne le jugement.

Enfin, une des maximes de votre législation, c'est que la sentence ne doit être prononcée qu'après l'audition des deux parties. Nous sommes les seuls envers qui vous violez cette loi. . . . Par une pente naturelle à l'homme, vous obéissez à des vices que vous condamnez

dans les autres. . . . occupés d'œuvres. . . .³ chastes envers les étrangers, impudiques à l'égard de vous-mêmes; courageux au-dehors, soumis à la maison. Mais n'est-ce pas une grande injustice que ceux qui ont la science soient jugés par les ignorants? « Ôtez la paille ou plutôt la poutre qui est dans votre oeil, avant de vouloir ôter la paille qui est dans l'oeil de votre voisin. » Commencez par vous réformer vous-mêmes, pour châtier ensuite les Chrétiens. Ou plutôt, vous ne punirez plus ce que vous aurez réformé. Que dis je? Vous serez Chrétiens; et si vous êtes Chrétiens, vous serez corrigés. Étudiez ce dont vous nous accusez, et vous ne nous accuserez plus. Reconnaissez ce dont vous ne vous accusez pas, et vous commencerez à vous accuser. Ce peu de paroles doit suffire pour vous montrer où est l'erreur et où est la vérité, du moins autant qu'il nous a été possible de le faire. Condamnez la vérité, si vous le pouvez, mais seulement après l'avoir approfondie; approuvez l'erreur, si vous le pensez, mais que ce soit avec connaissance de cause. S'il vous est ordonné d'aimer l'erreur et de haïr la vérité, encore faut-il que vous connaissiez ce que vous aimez et ce que vous haïssez.

LIVRE II.

[Traduit par E.-A. de Genoude]

I.

Maintenant, ô Nations, bien dignes de pitié, notre justification demande que nous nous mesurions avec vous, et que nous en appelions à votre conscience pour savoir si vos idoles sont des dieux véritables, comme vous l'affirmez, ou des dieux chimériques, comme vous ne voulez pas le savoir. Car telle est l'opiniâtreté naturelle à l'erreur, grâce au père du mensonge, que ceux qu'elle aveugle ne veulent pas en sortir, et par là se rendent plus coupables. Ils ont des yeux, et ils ne voient pas; ils ont des oreilles, et ils n'entendent pas; leur coeur, quoiqu'il batte, est insensible; leur esprit ne reconnaît pas ce qu'il voit. En un mot, si l'on voulait, par une simple fin de non recevoir, écarter tous ces dieux menteurs, il suffirait de prononcer qu'ils ont tous été inventés ou établis par les hommes, qu'ils n'existent pas par eux-mêmes. . . . conséquemment que cette condition est incompatible avec l'idée que l'on doit se former d'une divinité véritable. Il n'y a que ce qui n'a jamais commencé que l'on puisse à bon droit regarder comme un Dieu. Mais, hélas! que de préjugés endurcissent la délicatesse de la conscience dans la stupeur d'une erreur volontaire! La vérité est attaquée par une main immense; toutefois elle a confiance dans sa force. Et pourquoi non? Elle sait, quand il lui convient, transformer en auxiliaires ses ennemis eux-mêmes, et elle courbe à ses pieds cette multitude de persécuteurs.

C'est contre tous ces préjugés que nous avons à lutter, contre les institutions, les ancêtres,

³Les deux mots latins Saturnus (Saturne) et satio (semaille, semencement) se ressemblent dans leurs radicaux.

l'autorité de la chose reçue, les lois des gouvernants, les raisonnements des sages; contre l'antiquité, la coutume, la nécessité; contre les exemples, les prodiges, les miracles, dont le secours a fortifié toutes ces divinités adultères. Voulant donc m'appuyer sur les commentaires que vous avez empruntés aux théologies de toute nature, parce que dans ces matières la littérature a chez vous plus de poids que la nature des choses, j'ai choisi pour point de départ les ouvrages de Varron, qui ayant soigneusement compilé et interprété tout ce qui a été dit avant lui sur vos dieux, sera pour nous un excellent guide. Si je lui demande qui a introduit les dieux, il me répond aussitôt que ce sont les philosophes, les peuples ou les poètes. Voilà donc les dieux divisés par lui en trois classes: les dieux physiques ou naturels, qui doivent leur existence aux philosophes; les dieux allégoriques ou mythiques, éclos dans le cerveau des poètes; enfin les dieux nationaux, que les différents peuples ont adoptés. Ainsi puisque les philosophes déifièrent leurs vagues conjectures, tandis que de leur côté les poètes empruntaient à la fable leurs dieux mythiques et que les peuples s'en forgeaient d'autres au gré de leurs caprices, où faudra-t-il chercher la vérité? dans les conjectures? mais qui dit conjecture, dit incertitude. Dans la fable? mais ce n'est qu'un tissu d'absurdités. Dans l'adoption populaire? Mais une divinité adoptée n'est qu'une divinité passive, sans compter qu'elle est municipale. En un mot, les philosophes ne sauraient nous guider, parce qu'il n'y a chez eux qu'incertitude et désaccord; les poètes en sont indignes, parce qu'ils ne marchent qu'à travers l'infamie; quant aux peuples, tout y est passif, parce que tout y est le fruit du caprice. Or, l'essence de la divinité, quand on l'étudie à fond, c'est de n'être ni appuyée sur des conjectures incertaines, ni souillée par des fables honteuses, ni déterminée par des adoptions passives. Il faut la concevoir telle qu'elle est réellement, certaine, entière, universelle, parce qu'elle est commune à tous. Mais d'ailleurs, comment croirai-je à un Dieu, parce que le jugement l'a soupçonné, parce que l'histoire l'a divulgué, ou parce que telle ou telle cité l'a choisi? Il est plus raisonnable de ne croire à rien que d'avoir un dieu conjectural, un dieu dont j'aie à rougir, ou un dieu consacré par l'adoption.

II.

Mais on regarde les philosophes comme les maîtres de la sagesse. Pure et légitime sagesse, en vérité, que celle qui montre pour premier témoignage de sa faiblesse la variété de ses mille opinions, qui a sa source dans l'ignorance de la vérité. Quel est donc le sage, s'il est étranger à la vérité et s'il ignore Dieu, qui est tout à la fois le père et le maître de la sagesse comme de la vérité? D'ailleurs nous avons pour nous cet oracle divin de Salomon: « La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. » Or, pour craindre il faut connaître; car, comment sera-t-il possible de craindre si l'on ne connaît pas? Conséquemment, qui-conque craindra Dieu, acquérant par là même la connaissance et la vérité de toutes choses, possédera la plénitude et la consommation de la sagesse. Voilà ce que n'a pas vu clairement la philosophie. Ils ont beau compulsé tous les monuments littéraires, et interroger nos

Écritures sacrées elles-mêmes, où ils ont puisé plus d'une fois, parce qu'elles sont plus anciennes, s'inquiétant peu de la vérité pure et sans mélange, ils n'ont pensé qu'à s'approprier ces richesses en les défigurant, entraînés les uns par la passion de la vaine gloire, les autres par l'incertitude de leurs pensées. De toutes ces mutilations, qu'est-il résulté? Ce qu'ils avaient découvert est devenu incertain. Puis arriva un déluge d'argumentations et de subtilités sous lesquelles la vérité fut comme submergée. Ils la découvrirent, d'accord; mais loin de l'exposer telle qu'ils la découvrirent, ils se sont mis à disputer sur sa qualité, sur sa nature et jusque sur son domicile.

En effet, les Platoniciens croient que Dieu a soin de tout, maître et juge du monde. Les Épicuriens en ont fait un être oisif, sans activité, immobile, ou plutôt ils l'ont anéanti. Les Stoïciens le supposent hors du monde, les Platoniciens le placent au centre du monde. Le Dieu qu'ils n'avaient admis qu'imparfaitement, ils n'ont pu ni le connaître ni le craindre, ni par conséquent marcher dans les voies de la sagesse, puisqu'ils se sont éloignés du commencement de la sagesse, qui est la crainte de Dieu. Il nous reste plus d'un témoignage de leur ignorance ou de leur doute. On demandait à Diogène ce qui se passait dans le ciel. « Je n'y suis jamais monté, répondit-il. — Y a-t-il des dieux, lui demandait-on encore? — Tout ce que je sais, répliqua-t-il, c'est qu'il serait expédient qu'il y en eût. » Lorsque Crésus interrogea Thalès de Milet sur ce qu'il pensait des dieux, ce dernier, après avoir pris du temps pour réfléchir, finit par ne donner aucune réponse. Socrate paraissait à peu près convaincu quand il niait l'existence de tous ces dieux; mais le même Socrate paraissait à peu près aussi convaincu quand il recommandait d'immoler un coq à Esculape.

Ainsi, puisque la philosophie est convaincue de tant d'incertitude et d'impuissance quand il s'agit de concevoir la divinité, pourquoi métonner qu'elle ait débité tant d'extravagances sur celui qu'il ne lui était pas donné de connaître parfaitement? Elle n'est pas plus d'accord avec elle-même sur le monde. Denis le stoïcien divise les dieux en trois classes: dans la première, il place les divinités que l'on voit, telles que le Soleil, la Lune; dans la seconde, celles que l'on ne voit pas, telles que Neptune; dans la troisième, enfin, celles qui, dit-on, ont été hommes avant de devenir dieux, telles qu'Hercule et Amphiaräus. Arcésilas distingue aussi les dieux en trois catégories, les Olympiens, les Astres, les Titaniens. Il ajoute qu'ils sont nés du Ciel et de la Terre. Saturne et Ops, sa femme, ont engendré Neptune, Jupiter, Orcus, et toute leur postérité. Xénocrate, de la secte des académiciens, ne reconnaît que deux espèces de dieux, les Olympiens et les Titaniens, qui descendent tous du Ciel et de la Terre. La plupart des Égyptiens adorent quatre dieux, le Soleil, la Lune, le Ciel et la Terre. Démocrite pense que les dieux naquirent en même temps que le feu supérieur. Zénon veut qu'ils soient de même nature. De là vient que Varron appelle le feu l'âme du monde, de sorte que, selon lui, le feu gouverne tous les mouvements du monde, de même que l'âme préside chez nous à tous nos mouvements. Quoi de plus extravagant! Tant que l'âme réside en nous, dit-il, nous existons; aussitôt qu'elle nous abandonne, nous mourons. Il en va ainsi

du feu aussitôt qu'il se sera échappé du monde en éclairs, le monde périra.

III.

D'après ces témoignages, nous voyons donc que dans le système physique, les philosophes sont honteusement réduits à diviniser les éléments, puisqu'ils en font naître des dieux, qui assurément ne peuvent avoir que des dieux pour pères. C'est ce que nous examinerons avec plus d'étendue quand il s'agira du système mythique des poètes. En attendant, il faut démontrer ce qui touche à la question présente, c'est-à-dire que les êtres qui sont nés des éléments ne peuvent, en quoi que ce soit, passer pour des dieux, afin que l'on soit plus disposé à admettre que les éléments ne sont pas des dieux, lorsqu'il sera prouvé que les êtres nés des éléments ne peuvent aspirer à ce titre. De même, démontrer que des éléments qui eux-mêmes ont commencé ne sont pas des dieux, ce sera conclure contre la divinité de leurs descendants, puisque les fils de pères auxquels manque la divinité, ne peuvent être des dieux.

On admet le principe que d'un dieu doit naître un dieu, de même que de ce qui n'est pas dieu il ne doit naître rien de divin. Or, pour traiter sommairement cette matière, le monde se compose d'éléments. Le tout doit être de même nature que ses parties, et les parties de même nature que le tout. Il faut en outre qu'il ait été créé par quelqu'un, comme le veut la sagesse de Platon, ou qu'il n'ait été créé par personne, comme le pense cet absurde Épicure. S'il a été créé, dès qu'il a un commencement, il aura aussi une fin. D'où il suit que ce qui un jour n'existait point avant de commencer, un jour n'existera plus quand il aura fini. Mais, dès ce moment, je ne conçois plus un dieu auquel manque la substance même de la divinité, je veux dire l'éternité, qui n'a ni commencement ni fin. S'il est vrai, au contraire, qu'il n'ait pas commencé, et qu'il faille le regarder comme Dieu, par la raison qu'en sa qualité de Dieu il n'admet ni commencement ni fin, comment se fait-il que plusieurs assignent une génération à ces éléments qu'ils convertissent en dieux, puisque les Stoïciens nient qu'un dieu puisse engendrer? De même, comment appeler dieux ceux qui sont nés des éléments, puisque ces mêmes philosophes démontrent qu'un dieu ne peut naître? Or, ce qui est vrai du monde entier sera vrai aussi de ses éléments, c'est-à-dire du ciel, de la terre, des astres et du feu. Vainement donc Varron, qui avait dit ailleurs que le ciel et les astres sont des êtres animés, nous propose de regarder tous ces éléments comme des dieux ou comme les pères des dieux, qui ne peuvent avoir ni ancêtres ni postérité, puisqu'ils ne peuvent engendrer. S'il en est ainsi, il faut nécessairement qu'ils soient mortels, car la mort est la condition de la vie animale. L'âme est immortelle, oui, sans doute, mais c'est à elle qu'appartient l'immortalité, et non au corps qui lui est associé. Or, que le corps soit sujet à la mort, personne ne le niera, puisque nous touchons certains corps, puisque nous sommes touchés par d'autres, et que tous les jours ils disparaissent sous nos yeux. Si donc les animaux, en laissant de côté le principe de l'âme, sont mortels en tant qu'ils sont corps, il s'ensuit que les éléments ne sont

pas des dieux. D'où vient cependant que Varron transforme les éléments en dieux? Parce qu'ils se meuvent, répond-il. Mais, de peur qu'on ne lui objecte sur-le-champ que mille autres choses se meuvent aussi, telles que les roues, les chars, les machines, il prévient son antagoniste en disant qu'il les regarde comme des êtres inanimés, parce qu'ils sont à eux-mêmes le principe de leur mouvement, sans recevoir l'impulsion du dehors, comme il en est de celui qui pousse une roue, traîne un char, ou modère l'activité d'une machine. Ainsi, à moins d'être des animaux, ils ne peuvent se mouvoir par eux-mêmes. Or, en indiquant ce moteur invisible, il nous montre précisément ce qu'il aurait dû chercher, c'est-à-dire le créateur et l'arbitre de ce mouvement. Vous ne le voyez pas; mais s'ensuit-il nécessairement qu'il n'existe pas? Non, sans doute. Plus une chose est profondément cachée, plus elle réclame nos sérieuses investigations pour que nous puissions en pénétrer le mystère dans ce qui paraît. Mais d'ailleurs, si vous ne voulez admettre que ce qui est visible, pourquoi donc admettez-vous cette multitude de dieux que vous ne voyez pas? Si tant de choses paraissent exister, sans exister réellement, pourquoi, par opposition, n'y aurait-il pas aussi des êtres que nous ne voyons pas? Je veux parler du moteur universel des choses célestes. Que vos éléments soient des êtres animés, parce qu'ils se meuvent par eux-mêmes, et qu'ils se meuvent par eux-mêmes, parce qu'ils ne se meuvent pas par d'autres, d'accord; cependant, ils ne sont pas des dieux par la raison qu'ils sont des êtres animés, ou qu'ils se meuvent par eux-mêmes. Autrement, qui empêche que nous ne voyons autant de dieux dans tous les animaux, puisqu'ils se meuvent par eux-mêmes? Il faut laisser aux Égyptiens de pareilles extravagances.

IV.

Il en est qui prétendent que les dieux ont été appelés de ce nom, dérivé du grec $\Theta\acute{\epsilon}\omicron\varsigma$ parce que $\Theta\acute{\epsilon}\epsilon\acute{\iota}\nu$ et $\sigma\epsilon\iota\epsilon\zeta\theta\alpha\iota$ signifient courir ou se mouvoir. Assurément ce terme n'indique pas la majesté. La course et le mouvement ne semblent pas l'attribut caractéristique de la divinité. Mais comme le Dieu unique que nous adorons s'appelle aussi $\Theta\acute{\epsilon}\omicron\varsigma$, sans que cependant nous le voyions s'agiter et se mouvoir, puisqu'il n'est pas visible aux regards de l'homme, il est clair que cette dénomination lui est propre et essentielle, et que tous vos dieux n'ont été appelés $\Theta\acute{\epsilon}\omicron\iota$, que par imitation et par empiétement sur les droits du Dieu véritable; mais non à cause de leur course et de leur agilité. Tous les dieux que vous vous forgez tous les jours reçoivent la même désignation. Qu'il en soit ainsi, la preuve en est là. N'appellez-vous pas du nom générique de $\Theta\acute{\epsilon}\omicron\iota$, tous les dieux dans lesquels on n'aperçoit ni course ni mouvement? Par conséquent, si vous qualifiez du même nom vos dieux les plus immobiles, vous démentez tout à la fois et l'étymologie de ce mot, et l'opinion qui rattache la divinité à l'idée première de mouvement et de course.

Si, d'autre part, ce nom est la qualification du Dieu véritable, sa qualification propre, légitime, et non dérivée, montrez-nous qu'entre lui et les êtres que vous transformez en dieux,

toutes les qualités sont communes, afin que de la communauté de la substance résulte la communauté du nom. Or, ce Θεός par excellence, par la raison seule qu'il est invisible, exclut toute comparaison avec des dieux qui tombent sous nos sens. Le sens naturel suffit pour distinguer ce qui est invisible d'avec ce qui est visible. Si les éléments sont aperçus de tous; si, au contraire, Dieu n'est visible à personne, comment pourras-tu assimiler à ce que tu vois l'être que tu ne vois pas? Puisque tu ne peux les assimiler ni par les sens, ni par la raison, pourquoi les confonds-tu dans une désignation commune, pour les confondre ensuite dans une même puissance? Voilà, en effet, que Zénon sépare de Dieu la matière du monde; ou du moins il affirme qu'il a passé par elle comme le miel par les rayons. Dieu et la matière sont donc deux mots, deux choses. La différence des termes indique la diversité de la substance. Le mot même de matière le démontre à lui seul. Que si Dieu n'est pas la matière, puisque cela est compris dans sa dénomination, comment les différentes parties de la matière, c'est-à-dire les éléments, seront-ils des dieux, puisque les membres ne peuvent différer d'avec le corps?

Mais qu'ai-je à démêler avec les arguments des philosophes? Il aurait fallu qu'ils remontent à la création du monde, au lieu de se plonger dans toutes les incertitudes. Je ne sais quel rêveur a imaginé, peut-être d'après Platon, que le monde, carré d'abord, avait reçu ensuite la forme circulaire, sans tête comme sans issue. Épicure, après avoir dit: « Ce qui est au-dessus de nos têtes n'a rien de commun avec nous, » s'avisant un jour de regarder le ciel, y aperçut le soleil, auquel il donna un pied de diamètre. Avouons-le! la modération était encore dans les cieux. Mais, à mesure que le luxe s'accrut, le soleil profita de ses progrès pour grandir aussi. Les Péripatéticiens voulurent bien reconnaître qu'il était plus grand qu'on ne le disait. Mais, je vous le demande, quelle sagesse trouvez-vous au fond de ces conjectures sans fin? Que prouvent cette affectation de gravité, ces affirmations oiseuses, et tous ces riens que recouvre la pompe du langage? C'est donc à bon droit que Thalès de Milet mérita de tomber dans un puits, en se promenant des yeux dans l'immensité du ciel, et d'apprêter à rire à cet Égyptien qui lui dit: « Tu ne vois pas ce qui se passe à tes pieds, et tu veux savoir ce qui se passe là-haut. » Thalès au fond de son puits est le symbole de ces hommes qu'une vaine curiosité pousse à étudier la nature, sans s'occuper de celui qui l'a créée et qui la gouverne: ils s'agitent dans le vide.

V.

J'arrive maintenant à une opinion plus raisonnable, et qui semble avoir son origine dans les lumières naturelles et dans la simplicité de la bonne foi. Varron lui-même ne l'a point oubliée, quand il ajoute que l'on a regardé les éléments comme des dieux, parce que sans leur concours rien ne peut s'engendrer, se nourrir et s'accroître pour l'entretien de la vie humaine et de la terre, puisque les corps et les âmes n'auraient pu se suffire à eux-mêmes sans la combinaison des éléments, et que c'est par eux que la terre, enfermée dans différentes

zones, est habitable, là du moins où l'intensité du froid et de la chaleur n'exclut pas la vie. Ainsi donc l'on a adoré comme dieux, le Soleil, parce qu'il nous donne le jour, mûrit nos moissons et mesure la marche régulière des années; la Lune, parce qu'elle console nos nuits de l'absence du soleil et gouverne les mois; les Astres, parce qu'ils concourent avec le soleil à déterminer les temps et les saisons; le Ciel, parce qu'il enveloppe toute la nature; la Terre, enfin, parce qu'elle semble soutenir toutes les productions. Que dirai-je? On divinisa tout ce qui sert à l'utilité de l'homme. Ce ne fut pas seulement par des bienfaits que les éléments donnèrent l'idée de leur divinité, ce fut aussi par des actes de colère apparente, tels que la foudre, la grêle, les sécheresses, les vents pestilentiels: j'en dis autant des inondations, des tremblements de terre et des volcans. Qu'on les ait pris pour des dieux, je ne m'en étonne pas, ajoute-t-il, puisque nous devons honorer la nature quand elle nous est favorable, la redouter quand elle nous est terrible, elle qui peut nous faire tant de bien ou tant de mal.

Quoiqu'il y ait un fond de vérité à tout cela, toutefois ce n'est pas aux choses mêmes qui nous font du bien ou du mal que nous adressons notre reconnaissance ou nos plaintes, mais à ceux qui les ont sous la main et les gouvernent à leur gré. Dans vos divertissements, en effet, ce n'est pas à la flûte ou à la guitare que vous décernez le prix; c'est à l'artiste qui a tiré des sons si harmonieux de la guitare et de la flûte. De même, que l'un de vous tombe malade, il ne remerciera de sa guérison ni la laine, ni les antidotes, ni les remèdes eux-mêmes, mais le médecin dont l'expérience et l'habileté les lui ont administrés. Dans un assassinat, le blessé ne s'en prend ni au glaive ni à la lance qui l'a frappé, mais à l'ennemi ou au brigand. Ceux qui souffrent de l'intempérie des saisons dans une chétive mesure n'accusent ni les tuiles ni les crevasses, mais la vétusté de l'édifice; de même que les naufragés, au lieu de maudire les écueils et les flots, maudissent la tempête. Ils ont raison; car il est certain que tout ce qui arrive, il faut l'attribuer non pas à l'instrument, mais à celui qui le fait agir, parce que la responsabilité de l'événement retombe sur celui qui a établi la chose par laquelle il s'accomplit. Tout phénomène, quel qu'il soit, se compose de trois choses, le fait en lui-même, la cause et l'instrument: il est bien plus important de connaître la volonté qui veut, que l'instrument qui exécute. Partout ailleurs, vous remontez avec sagesse à l'auteur; mais s'agit-il des phénomènes qui se passent sous vos yeux? votre règle alors, en contradiction avec la nature et avec votre sagesse ordinaire, laisse de côté l'auteur pour ne considérer que l'instrument, et s'attache à ce qui arrive; mais non à la volonté qui gouverne ce qui arrive. De là vient que vous prenez les éléments pour des puissances et des dominations, tandis qu'ils sont tout simplement des fonctions et des servitudes. Les éléments, au lieu d'être des maîtres, ne sont donc que des esclaves. Mais des dieux ne peuvent être esclaves: donc ceux qui sont esclaves ne peuvent être des dieux. Ou bien encore, que l'on nous montre comment la liberté naît de la servitude. Mais non, le pouvoir se reconnaît à la liberté, et l'idée de Dieu ne va pas sans celle de pouvoir. Si donc les astres roulent sur nos têtes d'après des lois immuables, enfermés dans des orbites certaines, assujettis à des vicissitudes réglées, pour engendrer le

temps et en gouverner les diverses révolutions, l'examen de leurs lois, la régularité de leur retour, les bienfaits qui en résultent, vous persuaderont qu'un pouvoir supérieur préside à leurs mouvements, que tout l'ensemble de notre monde obéit à ce pouvoir, avec l'ordre de veiller à l'utilité du genre humain. Que toutes ces créatures agissent pour elles-mêmes, qu'elles songent à leurs propres intérêts, sans rien faire pour l'homme, tu ne saurais le dire, puisque tu n'attribues la divinité aux éléments que parce que tu reconnais qu'ils te font du bien ou du mal: car s'ils agissent pour eux, tu ne leur dois rien.

VI.

Eh bien! m'accordez-vous que non seulement la divinité ne court pas à la manière d'un esclave, mais qu'au contraire elle est avant tout immuable, sans pouvoir souffrir ni diminution, ni suspension, ni aucune altération de quelque nature qu'elle soit? Mais, d'ailleurs, sa félicité disparaît si elle est passible. Regardez cependant. Les astres s'éclipsent et attestent qu'ils se sont éclipsés. La lune, par son accroissement même, confesse tout ce qu'elle a perdu auparavant. Souvent même il vous arrive de suivre ses défaillances dans le miroir de l'eau, pour ne rien dire là-dessus de plus que n'en savent les mages. Le soleil lui-même n'est pas à l'abri de ces accidents. Expliquez comme il vous plaira ces phénomènes célestes; un dieu ne peut ni décroître, ni cesser un moment d'être. Que les doctrines humaines qui, par leurs vaines conjectures, mentent à la sagesse et à la vérité, entassent sophisme sur sophisme. Qu'importe? Mais l'homme est ainsi fait, que celui qui a le mieux parlé passe pour avoir dit la vérité, et non pas celui qui a dit la vérité pour avoir le mieux parlé. Toutefois, pour peu que l'on veuille réfléchir, on reconnaîtra bientôt qu'il est plus vraisemblable que ces éléments soient gouvernés par quelqu'un, que de penser qu'ils se gouvernent par eux-mêmes. Il faudra en conclure qu'ils ne sont pas dieux, puisqu'ils obéissent. S'il faut se tromper ici, j'aime mieux me tromper dans la simplicité du coeur, que de m'égarer dans les spéculations des philosophes. Mais il vaut mieux encore se tromper avec les philosophes qu'avec les poètes. Les premiers du moins attribuent la divinité à des créatures qu'ils regardent comme supérieures à l'homme, soit par leur position, soit par leur force, soit par leur grandeur, soit par leurs bien-faits. Car ce qui est supérieur à l'homme, on peut le croire voisin de Dieu.

VII.

Mais, pour passer au système mythique attribué par nous aux poètes, je ne sais pas, en vérité, si leurs dieux ne sont pas de beaucoup inférieurs à l'humanité, tels que ce Mopsus d'Afrique et cet Amphiaräus de la Béotie. Il faut dire un mot ici de cette espèce de dieux, dont nous parlerons en son lieu avec plus d'étendue. En attendant, il est déjà manifeste qu'ils ont été hommes, puisqu'au lieu de les appeler ordinairement des dieux, vous leur donnez le nom de héros. Qu'ajouterai-je à cette preuve? Rien, sinon que, dans la supposi-

tion où il eût fallu attribuer la divinité à des mortels, vous auriez dû en exclure de pareils hommes. De nos jours encore, vous souillez le ciel, quand vous en faites le cimetière de vos rois. Encore, si vous choisissiez les plus vertueux, les plus justes, les plus bienfaisants, pour leur décerner l'apothéose, vous pourriez vous borner au ridicule de jurer par de tels hommes. Mais non; ce sont les impies, les débauchés, qu'en outre de la gloire humaine vous consacrez par ces honneurs, eux dont vous portez en triomphe les images, eux dont vous gravez l'empreinte sur vos monnaies. Mais le dieu qui aperçoit, approuve et récompense toutes les bonnes oeuvres, prostituera-t-il au hasard son indulgence, et l'homme mettra-t-il dans tout le reste de ses actions plus de sagesse et de justice que dans le choix de ses divinités? Les compagnons des rois et des princes seront-ils plus purs que ceux du dieu suprême? Vous avez en horreur les vagabonds, les exilés, les faibles, les pauvres, ceux qui sont nés dans l'obscurité ou qui vivent dans les derniers rangs: au contraire, vous élevez aux nues les incestueux, les adultères, les parricides. Faut-il rire, faut-il s'indigner, en voyant des dieux qui ne méritent pas même le nom d'hommes? Dans ce système allégorique introduit par les poètes, quel embarras, en effet, n'éprouvez-vous pas au fond de votre conscience et pour la défense de la pudeur? Que de misères et de turpitudes vos poètes ont mises sur le compte de la divinité! Chaque fois que nous vous les reprochons, vous nous répondez que ce sont là des inventions poétiques. Mais si nous gardons le silence sur ces infamies, non seulement vous n'en avez plus horreur, mais vous allez jusqu'à les honorer, en les regardant comme une partie nécessaire de l'art. Que vous dirai-je enfin? C'est par cette mythologie corruptrice que vous initiez à l'étude des lettres l'esprit de la jeunesse. Platon voulait que l'on chassât de sa République les poètes, parce qu'ils calomnient les dieux. Il ne fait pas grâce à Homère lui-même; il le bannit, tout en plaçant la couronne sur sa tête. Mais vous, qui accueillez et retenez les poètes dans vos murs, pourquoi ne les croyez-vous pas quand ils vous racontent les infamies de vos dieux? Ou bien, si vous croyez vos poètes, pourquoi honorez-vous de pareils dieux? Si vous les honorez parce que vous ne croyez pas vos poètes, pourquoi louez-vous des menteurs, sans craindre d'insulter par là ceux dont vous honorez les détracteurs?

On ne peut exiger des poètes tant de respect pour la vérité, dites-vous. Mais en admettant que vos dieux ne sont devenus tels qu'après leur mort, ne déclarez-vous pas qu'avant leur mort ce n'étaient que des hommes? Or, que des hommes aient participé aux vicissitudes, aux crimes et aux infamies de l'humanité, qu'y a-t-il là de si nouveau? Vous ne croyez pas vos poètes? dites-vous. Mais alors pourquoi faites-vous des sacrifices et des rites religieux conformes aux récits de vos poètes? Pourquoi la prêtresse de Cérès est-elle enlevée, sinon parce que Cérès l'a été? Pourquoi immolez-vous à Saturne des enfants étrangers, sinon parce que Saturne n'a pas épargné les siens? Pourquoi mutilé-t-on un mâle en l'honneur de Cybèle, si vous n'admettez pas qu'un jeune homme dédaigné par elle et frustré dans ses espérances, fut ainsi barbare contre lui-même? Pourquoi les femmes de Lanuvium se livrent-

elles à de monstrueuses indignités, si elles n'honorent pas ainsi les débauches d'Hercule? Les poètes mentent, oui, sans doute, non pas quand ils prêtent aux hommes ces turpitudes, mais quand ils attribuent la divinité à des hommes souillés de pareilles turpitudes. Il vous était plus facile de croire que les hommes étaient dieux, mais sans avoir rien de commun avec ces infamies, que d'associer à ces infamies l'idée de la divinité.

VIII.

Parmi ce peuple de dieux, il nous reste à parler de ces dieux que les peuples se sont créés par caprice ou ont admis sans aucun examen, d'après je ne sais quelles notions particulières. Dieu, j'imagine, doit être connu partout, présent partout, puissant partout, adoré partout, apaisé partout. Lors donc que ceux devant lesquels se courbe le plus généralement le monde tout entier sont inhabiles à prouver leur divinité, à plus forte raison ceux qui ne sont pas mêmes connus de leurs propres concitoyens. En effet, quelle autorité peut avoir pour elle cette théologie à laquelle la renommée fait défaut? En connaissez-vous beaucoup qui aient jamais entendu parler de l'Atargatis des Syriens, de la Célestis d'Afrique, de la Varsutine des Maures, d'Obodas et de Dusrès chez les Arabes, de Bélénus en Noricie, ou de ceux que désigne Varron, un Delventinum chez les habitants de Casinies, un Visidianum chez les Narniens, un Numentinum dans la ville d'Athènes, une Ancharia et je ne sais quelle Préveris chez les Esculaniens, une Nortia chez ceux de Vulsinies, dont les noms ne peuvent même s'élever jusqu'à la dignité humaine?⁴ Je ne puis m'empêcher de rire à l'aspect de ces dieux décurions, adorés par chaque municipe, mais dont la gloire n'en dépasse pas les limites. Voulez-vous savoir jusqu'où a été poussée cette licence de se donner des dieux à sa fantaisie? Interrogez les superstitions des Égyptiens, qui transforment en dieux leurs animaux, n'ayant pas assez probablement de leurs crocodiles et de leur serpent. Car c'était trop peu que d'avoir déjà divinisé un homme. Je veux parler de celui qui est célèbre, non pas seulement dans l'Égypte ou dans la Grèce, mais dans tout l'univers. Les Africains ne jurent que par lui si l'on veut savoir quelque chose de certain sur son compte, il est vraisemblable qu'il faut le demander à nos saintes Lettres.

En effet, ce Sérapis n'est pas autre chose qu'un certain Joseph. de la race des saints, le plus jeune de ses frères, mais aussi le plus honoré. Ceux-ci l'ayant vendu par jalousie à un marchand qui l'emmena en Égypte, il devint l'esclave du Pharaon qui régnait alors dans cette contrée. Une reine impudique le poursuivit de ses désirs. Il refusa d'y céder; mais alors, calomnié par elle, il fut jeté en prison par le roi. Dans son cachot, il attesta l'énergie de son esprit, par l'interprétation de quelques songes obscurs. Vers cette époque, le roi lui-même eut deux songes terribles; il fit rassembler tous les sages pour les lui expliquer: mais vainement. Il appela Joseph du fond de sa prison. Joseph expliqua aussitôt le songe. « Les sept vaches grasses, dit-il, signifient sept années d'une grande abondance; les sept vaches

⁴Allusion à tous ces noms de dieux, féminins ou neutres en latin.

maigres qui les suivent, annoncent sept années de stérilité. » Il recommanda ensuite au roi de profiter de l'abondance précédente pour rassembler des provisions contre les périls de la famine. Le roi crut à ses paroles: l'événement ne manqua jamais de confirmer les prédictions de l'homme juste, saint et si nécessaire. Le Pharaon le mit aussitôt à la tête de l'Égypte, pour veiller à l'administration et aux approvisionnements. Le peuple le surnomma Sérapis, à cause du diadème de cheveux qui couronnait sa tête. Ce diadème, qui a encore la forme d'un boisseau, rappelle la mémoire de ses approvisionnements: les épis qui l'entourent sont une preuve de plus que le soin de ces approvisionnements reposait sur sa tête. Les Égyptiens l'ont représenté avec un chien sous sa main droite, animal qu'ils placent dans les tombeaux, pour marquer que l'Égypte avait été obéissante sous sa main. Ils lui donnent pour compagne Pharia, que l'analogie du nom nous indique comme étant la fille du Pharaon; car il est certain que le Pharaon, parmi les récompenses et les honneurs dont il le combla, lui donna sa fille en mariage. Plus tard, lorsque ce peuple adora les hommes et toute sorte d'animaux, des deux formes il ne fit plus qu'un Anubis, simulacre monstrueux qui ne représente plus que cette nation, toujours en guerre avec elle-même, toujours en révolte contre ses rois, méprisée par les étrangers, abrutie par la débauche et la gourmandise, bien digne enfin de la servitude.

IX.

Voilà ce que nous avons à dire de plus connu ou de plus remarquable sur ces trois catégories de dieux, afin de démontrer suffisamment le néant de ces dieux philosophiques, poétiques et nationaux. Et comme toutes ces superstitions ont trouvé crédit, non pas par les philosophes, par les poètes ou par les peuples qui les ont transmises, mais par la domination romaine qui s'en est emparée, il nous faut attaquer maintenant cette cause qui a répandu l'erreur humaine sur toute la terre; que dis-je? il faut porter la hache dans cette forêt qui, rassemblant de toutes parts les germes du mensonge, a ombragé l'enfance du vice.

Varron divisa les dieux des Romains en deux classes, les Incertains, les Elus. Ô folie des hommes! qu'avaient-ils besoin de dieux incertains, s'ils en avaient de certains? Mais il fallait bien imiter l'extravagance d'Athènes; n'y avait-il pas à Athènes un autel qui portait cette inscription: Au dieu inconnu? Adore-t-on celui que l'on ne connaît pas? Et puis, s'ils avaient des dieux certains, pourquoi ne pas s'en contenter, au lieu de désirer des dieux élus? Là encore ils sont convaincus de sacrilège. Car si l'on se choisit des dieux comme l'on choisit des oignons, on ne peut choisir tel ou tel sans réprouver les autres.

Nous aimons mieux distinguer les dieux de Rome en dieux Communs, c'est-à-dire adorés par tous les autres hommes, et en dieux Nationaux, c'est-à-dire particuliers aux Romains. Ceux-ci se subdivisent en Publics et Étrangers. Ainsi le témoignent les autels consacrés aux dieux Étrangers dans le temple de Carnes, et le Capitole, où résident les dieux Publics.

Quant à leurs dieux Communs, comme ils sont compris dans la classe des dieux philosophiques ou poétiques, nous en avons déjà traité suffisamment. Disons un mot de leurs dieux particuliers. . . . Mais d'abord admirons avec surprise cette troisième race de dieux ennemis: jamais aucune autre nation n'a imaginé un pareil amas de superstitions. Nous les distinguons encore en deux espèces, ceux qui ont été hommes avant d'être dieux, ceux qui en sont nés. Comme on nous répond par la même allégation, c'est-à-dire que l'on n'a consacré dieux que ceux qui méritaient cet honneur par la pureté de leur vie, nous sommes obligés de répéter ce que nous avons déjà dit: pas un d'eux qui valût quelque chose. Ils font grand bruit du courage de leur père Énée, soldat sans gloire qu'une pierre suffit à renverser. Plus le projectile était vulgaire et digne d'un chien, plus la blessure est déshonorante. Il y a mieux, je déclare qu'Énée a trahi sa patrie, Enée comme Anténor. S'ils le contestent, qu'ils se souviennent qu'Énée abandonna ses compagnons, pendant que sa patrie était en flammes, mille fois au-dessous de cette Carthaginoise qui, loin d'accompagner Asdrubal, son époux, dont la pusillanimité demandait grâce à l'ennemi avec des paroles bien dignes d'Énée, prit ses enfants, non pour traîner avec soi des simulacres religieux et son père, mais pour se précipiter avec eux dans les flammes de Carthage, afin d'embrasser une dernière fois sa patrie mourante. Énée fut surnommé le pieux, pour avoir sauvé son fils unique et un vieillard affaibli par les années; mais il abandonna Priam et Astyanax. Je ne dis point assez. Il devrait être maudit par les Romains, qui, pour le salut de leurs princes et de leur famille, sacrifient tout, enfants, épouses, patrimoine. Vous transformez en dieu le fils de Vénus, et cela sans que Vulcain s'y oppose, sans que Vénus s'en étonne. Si vous avez introduit dans l'Olympe jusqu'aux chevaux de vos ancêtres, que n'y avez-vous placé de préférence ces deux jeunes hommes d'Argos qui, pour conduire leur mère au temple, s'attelèrent eux-mêmes à son char, parce que les boeufs manquaient, dévouement plus qu'humain? Pourquoi n'avez-vous pas fait une déesse de cette fille si pieuse qui, dans la prison, nourrit de son lait son vieux père condamné à mourir de faim? Quelle est donc la gloire d'Énée, sinon de ne s'être pas montré au combat de Laurentum, où il quitta, selon sa coutume, le champ de bataille comme un lâche déserteur?

Romulus est devenu dieu aussi après sa mort. S'il est devenu dieu, parce qu'il a fondé une ville, d'autres encore ont fondé des cités, sans en excepter les femmes elles-mêmes. Toujours est-il que Romulus immola son frère, et enleva par un odieux stratagème les filles étrangères. Voilà pourquoi sans doute il est dieu; voilà pourquoi il est Quirinus, parce qu'il perça de sa lance⁵ la poitrine de leurs pères. Et Sterculus, par quoi a-t-il mérité de monter au ciel? Il a engraisé, dites-vous, la terre par le fumier dont il la couvrait. Mais Augias en a bien fait d'autres. Si Faune, fils de Picus, était frappé de démence, et s'agitait en rendant la justice, il convenait de le guérir plutôt que de le consacrer par l'apothéose: si la fille de

⁵Il y a ici un jeu de mots impossible à traduire en français. Quiris signifie en latin une lance; on dirait en langage populaire: Quirinus les quirinisa.

ce même Faune était tellement chaste, qu'elle ne voulait pas même converser avec les hommes, cela tenait peut-être à la rudesse de ses moeurs, à la conscience de sa difformité, ou bien à la honte qu'elle éprouvait de l'infirmité de son père. S'il vous fallait à tout prix une Bonne Déesse, que ne prenez-vous Pénélope, qui, en butte aux poursuites de nombreux amants, conserva intacte sa pudeur toujours menacée. Faune est au ciel pour avoir donné l'hospitalité au roi Plotius, qui, en reconnaissance, lui érigea un temple. A la bonne heure. Mais Ulysse aurait pu vous donner un dieu de plus dans la personne du compatissant Alcinoüs.

X.

J'ai hâte d'arriver à des choses plus honteuses encore. Vos ancêtres n'ont pas rougi de diviser publiquement Larentina, courtisane émérite qui vous a rendu plus d'un service, soit lorsqu'elle nourrit Romulus, connue alors sous le nom de Louve, à cause de ses prostitutions, soit lorsqu'elle fut la maîtresse d'Hercule, mais d'Hercule déjà mort, c'est-à-dire déjà dieu. On raconte, en effet, qu'un des gardiens du temple d'Hercule, ne sachant comment amuser les loisirs de sa solitude, s'avisa de jouer aux dés. Afin de représenter le partenaire qui lui manquait, il jouait d'une main pour son compte, et de l'autre pour le compte d'Hercule. Il y avait mis cette condition: si c'était lui qui gagnait, il devait prélever sur les offrandes du dieu un souper et une courtisane; si c'était Hercule, au contraire, c'est-à-dire l'autre main, il s'engageait vis-à-vis d'Hercule aux mêmes conditions. La main d'Hercule gagna. (Ajoutez cette oeuvre si vous voulez à ses douze travaux.) Le gardien du temple se s'exécute. Il paie à souper à Hercule, et lui amène la courtisane Larentina. Le soleil, qui n'était autre chose que le feu de l'autel, dévore le souper destiné à Hercule. Larentina passe la nuit seule dans le temple. Le lendemain elle se vante d'avoir fait son métier avec le dieu; peut-être, en effet, son imagination échauffée fut-elle la dupe d'une illusion... En sortant du temple, le matin, un jeune homme appelé Hercule, c'est le troisième de ce nom, convoite et obtient la prostituée... Aussitôt le bruit court de toutes parts que Larentina était l'amie du dieu. Dès ce moment, les honneurs pleuvent sur elle. On lui donne des terres; on la gratifie de l'immortalité, elle et ses filles. On prétend que de toutes les épouses d'Hercule, elle est la plus chérie, probablement parce qu'elle est la plus riche. Elle est plus puissante que Cybèle, puisqu'elle sut plaire à un mort. Après de tels exemples. . . . qui ne peut espérer une petite place dans l'Olympe? Qui enfin s'aviserait de disputer à Antinoüs sa divinité sous prétexte que Ganymède était plus beau que lui et plus cher à son céleste amant? Chez vous le ciel s'ouvre aux morts. Du chemin des enfers vous avez fait le chemin de l'Olympe; tout le monde peut y monter, grande faveur vraiment que vous accordez à vos rois.

XI.

Peu contents de diviniser des hommes que l'on a vus autrefois, que l'on a entendus, que l'on a touchés, dont l'image a été retracée, dont les actions sont connues, dont la mémoire vit encore, voilà que vous évoquez je ne sais quels fantômes incorporels, impalpables, êtres qui pour toute réalité ont un nom, et auxquels vous assignez, comme à autant de dieux, le soin de nous protéger pendant la vie, depuis le moment de notre conception. De là un dieu Consévius, qui préside aux relations du mariage; une Fluvionia, qui introduit le germe dans l'utérus; un Vitumnus et un Sentinus, qui donnent la vie et le sentiment à l'enfant, puis un Diespiter qui le conduit à la lumière du jour. Mais il a pour auxiliaire une Candé-liféra, parce que les accouchements ont lieu à la lumière d'une chandelle. Si l'enfant se présente de travers, on invoque la déesse Prorsa, qui doit le pousser en avant. Farmus lui apprend à parler; d'autres dieux vont le recevoir. Albana préside au lait qui le nourrira; Runcinia le préserve du becquet. On ne dira pas du moins que l'on n'a pas pourvu à tous ses besoins. Potina et Edula se chargent de ses premiers aliments et de sa première boisson. Quand il commence à marcher, Statina fortifie ses pas, jusqu'à ce que Abéona le conduise, et que Domiduca le ramène à la maison. Edéa garnit de dents sa mâchoire. Ce n'est pas tout; Volumnus et Voléta gouvernent sa volonté. . . . ; Paventina lui inspire la peur, Vénilia l'espérance, Volupia la volupté; Praestitia lui donne la supériorité sur ses rivaux. Ses actions sont la garde de Péragénor; Consus guide ses pensées. Adolescent, Juventa lui donne la toge; homme fait, la Fortune barbue le prend sous sa tutelle. Parlerai-je du moment de son mariage? Afférenda préside à sa dot. Puis viennent un Mutunus, un Tutunus, une Pertunda, un Subigus, une Préma... Dieux impudents, épargnez-moi le reste. On laisse enfin les époux se débattre; on s'en va, faisant pour eux des souhaits dont ils devraient rougir.

XII.

Il était bon de vous montrer quels dieux vous avez été chercher, afin de vous signaler toute votre extravagance. Maintenant, faut-il rire de votre folie? Faut-il vous reprocher votre aveuglement? En vérité, je l'ignore. En effet, combien de dieux n'avez-vous pas, et comment les nommer tous? Dieux supérieurs et inférieurs, anciens et nouveaux, mâles et femelles, célibataires et mariés, actifs et inactifs, de la ville ou des champs, nationaux ou étrangers. Il y a parmi eux tant de familles, tant de races diverses, qu'en bonne conscience ils se refusent à tout recensement, et qu'il est impossible de les connaître, de les distinguer et de les décrire. Plus la matière est étendue, plus il faudra nous restreindre. Conséquemment, puisque nous n'avons qu'un but, celui de démontrer que tous ces dieux ont été des hommes, nous examinerons sommairement, non pour vous faire connaître vos dieux, mais pour vous rappeler ce que vous paraissez avoir oublié, nous examinerons ceux qui passent pour leurs premiers ancêtres. Dans l'origine est renfermée toute la postérité.

Saturne, si je ne me trompe, est regardé comme le père de tous vos dieux. Je sais bien que Varron assigne à Jupiter, Junon et Minerve, une antiquité plus reculée; mais nous ne devons pas oublier que tout père doit être né avant ses fils, que par conséquent Saturne est antérieur à Jupiter, de même que le Ciel à Saturne. Car Saturne est né du Ciel et de la Terre. Toutefois, je ne veux pas remonter plus haut. Il paraît que ces derniers ont vécu longtemps célibataires et sans enfants avant d'être époux et pères. Il fallait une longue et vigoureuse adolescence pour préparer une maturité d'une fécondité si merveilleuse. Enfin, après que la voix du Ciel eut mué, et que le sein de la Terre se fut arrondi, ils se marièrent. Le Ciel descendit-il vers sa fiancée? La Terre monta-t-elle vers son époux? Je l'ignore. Toujours est-il que la Terre conçut des oeuvres du Ciel; elle enfanta Athos. Athos enfanta Saturne. Prodige extraordinaire! Auquel de son père ou de sa mère ressemblait-il? Je n'en sais rien encore. Mais il enfanta Saturne, le fait est certain. Saturne fut donc leur fils aîné; ils ne lui donnèrent ensuite qu'une soeur nommée Ops; après cela, stérilité complète. Il faut encore que vous sachiez que Saturne profita du sommeil du Ciel, son père, pour le mutiler indignement. Car auparavant le Ciel était du masculin. D'ailleurs, comment eût-il été père, s'il n'eût été d'abord masculin? Mais avec quelle arme le mutila-t-il? Avec une faux, répondez-vous. Fort bien. Mais Vulcain n'avait pas encore forgé le fer. La Terre, ainsi veuve, différa toutefois de se remarier, quoique jeune encore... Cependant elle souffre les embrassements de l'Océan; il sent un peu la saumure, mais que lui importe?... On s'accoutume à tout.

Saturne fut donc le fils unique du Ciel et de la Terre. Il n'eut pas plutôt atteint la puberté, qu'il épousa sa soeur Ops. Dans ce temps-là, il n'y avait pas plus de lois pour châtier l'inceste que l'homicide. Chaque enfant mâle qui lui naissait, il le dévorait sur-le-champ, plus sage en cela que les loups, s'il leur exposait ses nouveau-nés; car il craignait que l'un d'eux ne se souvînt un jour de la faux paternelle. Jupiter vient au monde; on le soustrait à l'avidité de son père qui avale une pierre à la place de l'enfant. Moyennant cet ingénieux stratagème, le fils qui n'avait pas été digéré, put grandir en secret, jusqu'à ce qu'il devînt assez fort pour surprendre et détrôner son père.

Voilà donc quel est le patriarche de vos dieux. Il est né du Ciel et de la Terre, à l'aide de vos poètes, ces merveilleuses sages-femmes. Il a paru plaisant à quelques-uns d'entre vous d'expliquer toute l'histoire de Saturne par des allégories empruntées à la nature. Saturne, disent-ils, signifie le Temps, qui est réellement le fils du Ciel et de la Terre, tandis que le Ciel et la Terre n'ont point de père. On lui met à la main une faux, parce que le Temps détruit toutes choses. De là vient qu'on représente Saturne comme dévorant les siens, par la raison que le Temps engloutit tout ce qu'il a produit. Ils font plus; ils invoquent le témoignage de son nom. Saturne, poursuivent-ils, se nomme en grec Chronius, comme qui dirait Chronos (Temps). Les Latins aussi ont tiré son nom de satio (semence)⁶, parce qu'ils le regardent

⁶Les deux mots latins Saturnus (Saturne) et satio (semence, semencement) se ressemblent dans leurs radicaux.

comme créateur, et apportant du ciel sur la terre les germes de la fécondité. On lui donne Ops pour épouse, ce qui signifie que les germes contiennent le principe de la vie, et qu'ils se développent par le travail.

Entendons-nous donc ici, je vous en conjure. De qui s'agit-il? Parlez-vous de Saturne, ou parlez-vous du Temps? Pourquoi Saturne est-il le Temps? Pourquoi le Temps est-il Saturne? Vous ne pouvez confondre l'un avec l'autre. Qui vous empêchait d'adorer le Temps sous son propre nom? Cela ne vous eût pas empêchés sans doute d'adorer aussi l'homme ou son image, sous le nom de Saturne, sans le confondre avec le Temps... Que nous veulent donc ces interprétations, sinon couvrir des infamies révoltantes par des explications mensongères? Quiconque implore Saturne ne pense pas au Temps, et vous qui voulez en faire le Temps, vous niez qu'il ait été homme. Or, que Saturne ait vécu sur la terre, rien de mieux attesté dans les anciennes traditions. Ce qui n'a jamais été, vous pouvez le convertir en fantôme; là où il y a eu réalité, la fiction disparaît. Ainsi donc, puisque l'existence de Saturne est un fait authentique, en vain vous altérez la vérité; celui que vous ne pouvez vous empêcher de reconnaître pour un homme ne sera pas plus un dieu qu'il ne sera le Temps. L'origine de Saturne est consignée à chaque page de vos monuments littéraires. Nous la lisons dans Cassius Sévère, dans les deux Cornélius, Népos et Tacite, chez les Romains; dans Diodore, chez les Grecs, et dans tous ceux qui ont recueilli les débris de l'antiquité.

Au reste, aucune contrée n'a conservé des traces plus fidèles de son passage que l'Italie. En effet, après avoir parcouru différentes contrées, et surtout l'Attique, il se fixa dans l'Italie, ou, comme on l'appelait alors, dans l'OEnotrie. Il y fut accueilli par Janus, ou Janès, suivant quelques autres. La colline sur laquelle il habita porte encore son nom. J'en dis autant de la ville qu'il fonda. Partout en Italie on retrouve Saturne. La terre, qui aujourd'hui commande à l'univers, rend témoignage à l'existence de Saturne. Qu'importe que l'on ignore sa naissance? Chacune de ses actions prouve invinciblement qu'il était homme. Conséquemment, si Saturne était homme, sans doute, ou pour mieux dire, puisqu'il était homme, il n'était donc pas fils du Ciel et de la Terre. Mais comme ses parents étaient inconnus, il était facile de le faire passer pour le fils du Ciel et de la Terre, qu'on peut regarder comme les pères communs de tout ce qui existe. Qui en effet, par respect pour eux, ne donne au Ciel et à la Terre le nom de père et de mère? N'avons-nous pas même coutume de dire de ceux que nous ne connaissons pas et qui paraissent tout à coup parmi nous, qu'ils sont tombés du ciel? De là vient que nous appelons céleste tout étranger dont nous ignorons les précédents. Ou bien encore nous appelons ordinairement enfants de la terre ceux dont l'origine nous est inconnue. Je pourrais dire aussi que dans ces temps reculés, où nos pères étaient si grossiers, l'aspect d'un personnage inconnu frappait leurs yeux et leurs oreilles comme aurait pu le faire quelque divinité, à plus forte raison l'aspect d'un roi, et surtout du premier roi.

Je m'arrêterai quelque temps encore sur Saturne, parce qu'épuiser la question d'origine,

c'est répondre d'avance à tout ce que l'on peut alléguer ensuite. Je ne passerai donc pas sous silence les témoignages des lettres divines qui méritent plus de confiance, à cause de leur antiquité. Car la sibylle a devancé toutes les littératures. Je veux parler de cette sibylle, véridique prophétesse, dont vous avez emprunté le nom pour l'appliquer aux prêtres de vos démons. Je trouve dans ses livres un sixain qui parle ainsi de Saturne, de sa descendance, et de ses actions: « Lors de la dixième génération des hommes, à partir du déluge qui ensevelit nos pères, régnèrent Saturne, Titan et Jamfet, les plus généreux enfants du ciel et de la terre. » Vous trouverez peut-être que ce témoignage est bien ancien. Mais son ancienneté ne le rend que plus respectable, puisque par sa date il touche presque à l'époque de Saturne.

XIII.

En voilà assez sur le compte de Saturne et de sa postérité. Il est bien démontré que ce furent des hommes. Nous avons entre les mains une preuve abrégée, et qui sert de prescription contre l'origine des autres, sans avoir besoin de nous perdre dans les détails particuliers à chacun. Tels pères, tels fils; des mortels n'engendrent que des mortels; ce qui est de la terre n'enfante que ce qui est de la terre; un degré sert de degré à un autre; mariage, conception, naissance; on connaît leur patrie, leurs règnes, leurs monuments. Vous ne pouvez nier qu'ils aient reçu la naissance, croyez donc également qu'ils sont morts. Du moment que vous reconnaissez qu'ils sont morts, cessez de les reconnaître pour dieux. La force de la nature vous oblige de confesser que ceux qui n'ont pas toujours été des dieux, n'ont pu conquérir la divinité, comme l'ont rêvé un jour Varron et ses partisans.

Je m'arrête donc ici. . . . En supposant même qu'ils aient été faits dieux après leur mort, et qu'ils soient entrés dans l'Olympe, à peu près comme se recrute votre sénat. . . . , il faut que vous admettiez un dieu suprême qui ait la faculté de les choisir, et soit comme leur César à tous. Car personne ne peut communiquer à qui que ce soit la puissance, s'il n'en est pas investi lui-même. D'ailleurs, s'ils ont pu se transformer eux-mêmes en dieux après leur mort, pourquoi ont-ils voulu commencer par une condition inférieure? ou s'il n'y a personne qui ait pu les faire dieux, comment soutenir qu'ils ont été divinisés, puisqu'ils n'ont pu l'être que par un autre? Conséquemment il vous est impossible de nier qu'il existe un Dieu qui possède en propre la divinité.

Examinons donc pour quelles raisons il aurait pu investir de la divinité un être mortel. Vous ne pourrez, si je ne me trompe, en assigner que deux. Ou ce Dieu suprême a choisi des dieux parmi les hommes pour servir d'auxiliaires à sa puissance ou d'ornement à son trône. En second lieu, il n'a pu que consulter les mérites, afin de faire tomber son choix sur les plus dignes. Il vous est impossible d'alléguer d'autres motifs. Personne. . . . qui, en songeant à autrui, ne cherche ses propres intérêts, et agisse uniquement pour l'étranger. On ne peut le demander à la divinité. Ou si on la fait assez faible pour avoir besoin

de l'assistance de quelqu'un, et surtout d'un mort, il n'en est que plus étonnant qu'elle ait eu assez de puissance pour créer des immortels. Quiconque sait la distance qui sépare les choses divines d'avec les choses humaines, ne s'arrêtera pas longtemps là-dessus.

Reste la question des mérites, qu'il vaut mieux discuter. Il ne sera pas difficile de se convaincre qu'aucun de ces hommes divinisés ne méritait cet honneur. Pour commencer par Saturne, quels sont ses titres à la divinité? L'inceste, puisque vous reconnaissez que Saturne et Ops étaient frère et soeur. Jupiter ne vaut pas mieux. Enfant dérobé à son père, je trouve en lui trois choses qui répugnent à un dieu: le toit qu'il occupe, la nourrice qui l'allaita, et sa cruauté personnelle. Aussitôt qu'il est adulte, il immole son père, quel qu'il fût, roi pacifique qui donnait à l'univers le siècle d'or, sous lequel on ne connaissait ni travail ni indigence; sous lequel les laboureurs n'étaient pas contraints d'ensemencer la terre, parce qu'elle donnait tout sans qu'on lui demandât rien.

Mais, dira-t-on, il haïssait un père dénaturé qui avait mutilé le sien. Fort bien! Mais voilà que Jupiter lui-même épouse sa soeur, si bien que c'est pour lui sans doute qu'a été faite ce proverbe grec: Digne fils de son père. Tel père, tel fils. Si les lois eussent été en vigueur alors, Jupiter aurait été cousu dans deux sacs. Une fois souillé par l'inceste, pouvait-il reculer devant des voluptés moins honteuses? Aussi la poésie a-t-elle fait un jeu de ses infamies. Nous le voyons, après avoir déserté le ciel, tantôt, métamorphosé en taureau, enlever une jeune vierge; tantôt descendre en pluie d'or pour corrompre les gardiens d'une tour; tantôt adultère sous les plumes d'un cygne. Il n'a rien à envier aux débauches de l'homme. Même nature, mêmes moeurs. Mais combien est au-dessous des mortels le dieu qui n'est pas meilleur qu'eux! Vous lui donnez le nom de Jupiter très-bon. Virgile l'a mieux désigné, quand il a dit: Le très-bon Jupiter est égal à tous⁷. Il a été incestueux envers les siens, impudique envers des étrangers, impie, injuste. Point d'infamie qui ne l'ait rendu tristement célèbre. Donc il n'a point mérité de devenir dieu.

XIV.

Mais puisque vous prétendez que d'autres hommes ont été transformés en dieux pour des motifs particuliers, et qu'il faut distinguer, d'après Denys le Stoïcien, entre ceux qui sont nés dieux et ceux qui le sont devenus, je dirai un mot de ces derniers. Commençons par Hercule. Montrez-moi par quelles vertus il mérita le ciel et la divinité, puisque c'est à ses mérites que vous en faites honneur. Est-ce pour avoir dompté les monstres? Mais qu'y a-t-il là de si merveilleux? Combien de coupables, condamnés à lutter dans l'arène contre les bêtes féroces, en ont immolé en une fois un plus grand nombre et avec plus d'habileté? Est-ce pour avoir parcouru l'univers? Mais combien de riches et de philosophes l'ont parcouru, les uns à l'aide de leur opulence, les autres par l'assistance même de la mendicité?

⁷Jeu de mot fondé sur la double signification de *aequus*, juste ou égal.

Oubliez-vous donc qu'Asclépiade le Cynique triompha de l'univers tout entier par les yeux, en le parcourant sur une misérable vache dont le dos servait à le transporter et les mamelles à le nourrir? Est-ce parce qu'il s'est frayé un chemin jusqu'aux enfers? Mais combien avant et après lui n'y sont-ils pas descendus? Si ce Pompée, qui ne laissa pas même un chétif agneau dans Byrsa. . . . A plus forte raison encore Scipion mériterait-il la préférence sur Hercule. . . . Inscrivez plutôt à la gloire d'Hercule son épouse qu'il abandonne, Omphale qu'il séduit, le jeune Iolas qu'il immole, et l'expédition des Argonautes qu'il trahit. Après tant d'infamies, ajoutez ses fureurs, ajoutez les flèches qui ont percé les fils, les épouses. Qui était plus digne de monter sur le bûcher, que ce demi-dieu qui, enveloppé dans sa tunique empoisonnée, présent que lui envoyait une épouse trahie, mourait par peur plutôt que d'une mort glorieuse? Portez-le du haut de son bûcher jusqu'au ciel, comme vous l'avez fait pour cet autre héros, que frappa la foudre, et qui, à l'aide de quelques ruses, fit courir le bruit qu'il avait rappelé des morts à la vie, petit-fils de Jupiter, arrière-petit-fils de Saturne, tant il est vrai qu'il était homme, d'autant plus impur, qu'il naquit d'un père incertain. Socrate d'Argos affirme qu'il fut trouvé par un passant. Sa nourrice fut plus hideuse encore que celle de Jupiter; la mamelle d'une chienne l'allaita. Au reste, qu'il ait péri frappé par la foudre, personne ne le contestera. Si c'est par la foudre de Jupiter, Jupiter est coupable de barbarie pour avoir tué son propre fils, ou d'envie pour avoir fait périr un artiste si expérimenté. Toutefois, Pindare ne cache pas que cet Esculape exerçait la médecine avec une avarice criminelle, et que, trafiquant indignement de son art, il précipitait les vivants aux enfers, au lieu de ramener les morts à la vie. On dit que sa mère mourut du même coup que lui. Il était juste que celle qui avait enfanté un monstre montât au ciel par les mêmes degrés que lui. Les Athéniens ne laissent pas d'honorer de pareils dieux. Au nombre des morts auxquels ils offrent des sacrifices, il faut compter Esculape et sa mère. Pourquoi pas, s'ils adorent leur Thésée? misérable dieu. . . . qui abandonna sur un rivage étranger celle qui lui avait sauvé la vie, aussi oublieux, ou plutôt frappé de cette même démence qui avait amené la mort de son père!

XV.

Il serait trop long de rappeler tous ceux que vous avez ensevelis parmi les astres et placés audacieusement parmi les merveilles de notre Dieu. Vos Castor et Pollux, votre Persée, votre Érigone méritaient aussi bien le ciel que votre Jupiter, usé par ses débauches. Mais pourquoi métonner de vos choix? N'avez-vous pas transporté dans le ciel jusqu'aux chiens, aux scorpions et aux écrevisses? Je parlerai plus tard de ceux qui dans les oracles. N'avez-vous pas assigné aussi des dieux pour présider à la tristesse? Un dieu qui sépare l'âme d'avec le corps, et que vous avez condamné, en ne lui permettant pas de résider dans vos murs. N'avez-vous point encore un dieu Coeculus qui ôte à l'oeil son regard, et une Orbana qui frappe les germes d'impuissance? Vous avez divinisé la mort elle-même.

Pour ne pas trop m'arrêter sur ce point, il n'est pas jusqu'aux cités et aux lieux qui n'aient leurs divinités: vous avez les dieux des champs, la déesse des eaux, la déesse des sept collines. Ici réunis. Là divisés. Je ne parle pas d'Ascensus, dieu qui vous aide à monter, ni de Lévicola, qui préside aux pentes, ni de Forculus, sous la protection duquel sont les portes, ni de Cardéa, déesse des gonds, ni de Limentinus, auquel est consacré le seuil, ni enfin de tous ceux qu'adorent les portiers. J'aurais tort de vous les reprocher, puisque vous avez des dieux pour les cuisines, pour les prisons, pour les lieux de débauche. . . . pour les latrines. Il n'est pas un acte de la vie pour lequel les Romains aient oublié le ministère d'un dieu.

De plus, tous les dieux que nous venons de signaler étant particuliers aux Romains, et peu connus au dehors, comment peuvent-ils être chargés parmi toutes les nations et dans tout le genre humain, des fonctions que vous leur avez confiées, puisque leurs ministères, loin d'être honorés, n'y sont pas même connus?

On me dira peut-être que plusieurs d'entre eux ont découvert des fruits et des aliments nécessaires à la vie. Mais, je vous le demande, affirmer qu'ils les ont découverts, n'est-ce pas déclarer que les objets de leur découverte existaient avant eux? Pourquoi donc ne reportez-vous pas de préférence vos adorations vers le maître de ces dons, au lieu d'en adorer l'inventeur, qui lui-même a rendu grâce au Dieu dont il éprouva la bonté dans ce moment? Personne à Rome ne connaissait la figue verte, lorsque Caton porta un de ces fruits dans le sénat pour démontrer plus clairement qu'une province, dont il demandait constamment la ruine, était presque aux portes de Rome. Cn. Pompée transporta le premier la cerise du Pont en Italie. Cependant, ni Caton ni Pompée ne furent honorés comme des dieux par les Romains en reconnaissance de ce service, quoique la postérité fût plus digne que ses pères de figurer parmi les dieux, puisque l'antiquité est vaincue de toutes parts, et que le progrès du temps amène chaque jour des découvertes nouvelles. |536

Mais, quoique les adorateurs des dieux reconnaissent eux-mêmes que ces divinités consacrées par les ancêtres, ne méritent pas ce nom, je dois ici répondre à la présomption de ceux qui prétendent que les Romains sont devenus les maîtres du monde, parce qu'ils se sont montrés religieux envers leurs divinités. Voilà donc les magnifiques récompenses qu'accorda aux Romains un Sterculus. Car, pour les dieux étrangers, il n'est pas croyable qu'ils aient préféré les Romains à leurs compatriotes, ni qu'ils aient abandonné à des peuples ennemis la terre où ils ont reçu le jour, où ils ont passé leur vie, où ils se sont signalés et où reposent leurs cendres. Jupiter, par exemple, a-t-il pu oublier sa grotte du mont Ida, et les agréables parfums de sa nourrice? Junon a-t-elle pu souffrir que Carthage fût renversée par la race d'Enée? A-t-elle mieux aimé régner sur une terre étrangère et s'asseoir au Capitole, elle qui préférerait Carthage à Samos?

C'est là qu'étaient son glaive et son char redouté.

Si dans ses longs efforts le Destin la seconde,

Ces orgueilleux remparts régneront sur le monde.

Déesse infortunée! elle n'a pu vaincre les Destins. Et cependant il est certain que jamais les Romains ne leur ont rendu autant d'honneur qu'à Larentina, quoiqu'ils leur aient livré Carthage.

Plusieurs de vos dieux ont régné. Si ce sont eux à présent qui distribuent les royaumes, de qui tenaient-ils les leurs? Jupiter a régné en Crète, Saturne en Italie, Isis en Égypte. Si ce sont les dieux qui ont donné la prééminence à Rome, pourquoi Minerve ne défendit-elle pas Athènes contre les efforts de Xerxès? Pourquoi Apollon n'arracha-t-il pas Delphes à la main de Pyrrhus? Quoi! ils ont conservé l'empire romain sans pouvoir défendre le leur? Non, la grandeur de Rome n'est pas le prix de son respect pour ces dieux, puisque ce respect est postérieur à sa grandeur! Car, quoique Numa soit le premier auteur de vos superstitions, néanmoins vous n'aviez de son temps, ni statues, ni temples pour frustrer de ses hommages le Dieu véritable. La religion était frugale, les cérémonies pauvres: on voyait seulement quelques autels en gazon, des vases grossiers, un peu de fumée qui s'en élevait; mais le dieu ne paraissait nulle part. En un mot, les Romains n'étaient pas religieux avant d'être grands; ils ne sont donc pas grands parce qu'ils étaient religieux.

Et d'ailleurs, je le demande, comment seraient-ce le respect des Romains pour les dieux et leurs scrupuleux hommages qui leur auraient valu l'empire, puisque leur empire n'a pu s'accroître que par le mépris des dieux? En effet, les royaumes et les empires, si je ne me trompe, s'établissent par les guerres, s'agrandissent par les victoires. Or, les guerres et les victoires entraînent nécessairement la ruine des cités. Les cités ne peuvent être ruinées sans que les dieux en souffrent. Les murailles et les temples s'écroulent à la fois; le sang des prêtres se mêle à celui de leurs concitoyens; les mêmes mains enlèvent l'or sacré et l'or profane. Ainsi autant de trophées des Romains, autant de sacrilèges; autant de triomphes sur les peuples, autant de triomphes sur les dieux. Leurs simulacres sont encore captifs. Ces dieux, s'ils sentent quelque chose, n'aiment pas les auteurs de ces outrages. Mais non, on outrage impunément de même que l'on adore vainement des dieux qui ne sentent rien. Ainsi, l'on ne peut faire honneur à la religion des Romains de leur grandeur, puisqu'ils n'ont pu s'agrandir qu'en outrageant la religion. Chaque nation a possédé l'empire à son tour, les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Égyptiens. J'en pourrais citer d'autres encore. Cependant ceux qui ont perdu l'empire, l'ont perdu malgré leur religion, leur culte et les hommages par lesquels ils cherchaient à se rendre les dieux propices. Toutes les dominations sont tombées l'une après l'autre. Ainsi le veulent les révolutions. Cherchez qui a réglé ces vicissitudes du temps. C'est le même Dieu qui règne, le même dieu qui distribue les empires et qui entasse les couronnes sur la tête des Romains, à peu près comme l'on rassemble dans un coffre-fort d'immenses sommes d'argent levées sur toutes les nations. Qu'est-ce que Dieu

a prononcé sur leur sort? Ceux qui sont auprès le lui le savent.

FIN DU TOME DEUXIEME